Bournazel-Lorblancher J. - *L'Abbé Amédée Lemozi, prêtre et préhistorien (1882-1970).* Liège, ERAUL 125, 2010, p. 11-29.

1ÈRE PARTIE

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Le Pays

Les visiteurs qui, depuis près d'un siècle découvrent le Quercy, s'extasient sur la beauté sauvage des paysages, et la magnifique architecture de ses maisons de pierres sèches. Peu savent la grande pauvreté qui fut celle de cette contrée au cours des siècles et que connurent les familles caussenardes enracinées sur cette terre caillouteuse depuis des générations.

Tels sont les Lémozie, "*constructeurs*", venus du Limousin comme l'indique leur nom[1], qui s'installent en Quercy à la fin de la guerre de cent ans, dans un pays particulièrement dévasté "pour relever les ruines accumulées çà et là". D'abord à Cras, puis à Cours, Murcens. Pour se fixer enfin, au XVIII[e] siècle, dans la région de Lentillac-Lauzès, au sud du causse de Gramat (A.F., J.P. Lemozie). La famille bénéficie de l'essor économique que connaît la contrée au XV[e] siècle, ce qui entraîne probablement son installation définitive (Viré 1907:128). Prospérité que les guerres de religion, qui frapperont durement la province dès 1561, vont anéantir.

En 1815, le préfet du Lot trace à son ministre un sombre portrait du pays et de ses habitants: "*La civilisation est, on peut le dire, fort arriérée dans ce département, les hommes naturellement âpres, incultes, participent de la nature du pays. Il n'existe point de grandes fortunes. Il y a peu d'aisance et une grande misère, l'ignorance y est extrême et l'industrie nulle...*" (Petitjean 1998:37).

Car, si le Quercy a connu une croissance régulière de la population du XV[e] au XIX[e] siècle, le sort des habitants n'a guère évolué. Dans la première moitié du XIX[e] siècle, c'est toujours un pays isolé, voire oublié, aux routes pratiquement inexistantes. Ce n'est qu'en 1819, qu'apparaissent les premières départementales empierrées. Jusqu'à cette date, la seule route accessible aux voitures était celle qui relie Paris à Toulouse (Baux 1982). Bien que nombreux, les chemins demeurent étroits, mal entretenus, criblés d'ornières, souvent impraticables. Ils ne permettent pas de réelles communications entre les villages, et les doléances

[1] Lemozi et Limousin viennent de deux mots celtiques : "Lemo" qui signifie orme et "vic", guerrier (A. Lemozi, cit.).

Figure 2 - Le village de Lentillac (photo M. Lorblanchet, archives privées).

des populations, qui se plaignent de ne pouvoir convoyer les marchandises qu'avec des mulets bâtés, sont les mêmes qu'au XVIII[e] siècle. La plupart des déplacements se font à pied. Dans tous les domaines, le retard est immense. Les commerces sont rares et le paysan vit pratiquement en autarcie sur son maigre revenu agricole. Le pays est alors fortement peuplé et, en 1846, Lentillac atteint même le chiffre de 670 habitants (Petitjean 1998:37). L'on peut même parler d'une "population trop nombreuse par rapport aux possibilités de l'époque... On a volé pour se nourrir jusque dans les années 40" (Baux, cit.).

Vers 1860, marchés et les foires se multiplient et deviennent, avec les fêtes religieuses et les messes du dimanche, l'expression de la vie économique et sociale.

L'économie locale, comme partout sur le causse, est surtout définie par l'élevage du mouton, dont on n'a pas cherché à améliorer la race, et la vente de la laine. L'agriculture, qui semble enfin connaître un certain essor au cours du Second Empire demeure une polyculture vivrière traditionnelle. On produit des céréales, notamment le maïs depuis le XVIII[e] s. , et un blé de belle qualité. Le matériel agricole n'a guère évolué, et l'araire est encore utilisée au début du XX[e] siècle. Installé sur le rebord méridional du causse de Gramat, Lentillac (fig. 2) bénéficie de différents terroirs, représentant une production diversifiée intéressante. Le plateau du causse est voué aux cultures et aux moutons. La vallée de la Sagne, à la limite de la commune, permet avec la rivière et la pêche un complément alimentaire appréciable, et, en période de fortes eaux, le fonctionnement d'un moulin à aubes. Enfin, le versant caillouteux, exposé au sud, abrite un vignoble qui produit un vin de qualité. C'est, avec le bois, un vrai com-

merce qui se développe, comme à Aussou dont le vin, à partir de Bouziès sur la vallée du Lot, est embarqué vers Bordeaux (H. Delpech, com. or.). La truffe a déjà acquis sa renommée et représente pour certains caussenards, un revenu complémentaire non négligeable. De grandes foires sont consacrées à sa vente, comme à Lalbenque, Gramat, Martel où une petite ligne ferroviaire reliant Saint-Denis près Martel sert à l'expédition sur Paris et Bordeaux du précieux champignon. Seul perdure de nos jours, le grand marché de Lalbenque, en décembre.

Une ère de prospérité exceptionnelle marque cependant la période de 1950 à 1880

L'aménagement de nouvelles voies de communication, où routes (principalement les grands axes) et rivières, offre des débouchés de marchés jusque là impossibles. Le Lot, mieux aménagée que la Dordogne, devient l'axe essentiel du pays pour les trans ports pondéreux. Le Quercy sort enfin de son isolement. La mise en place d'un réseau ferré participe à cette explosion économique, en partie due au développement de la vigne encore appelée "folie de la vigne". Pour un temps "l'obsession de la subsistance disparaît" (Baux 1982).

Pourtant, dès 1860, s'amorce le dépeuplement des campagnes. Il commence par le départ des plus pauvres qui voient dans les villes et l'essor de l'industrie, un moyen de quitter leur condition. L'amélioration et la construction de nouvelles routes, le développement du réseau ferroviaire, favorisent cette émigration. Mais c'est la crise du phylloxera, en 1877 puis en 1879, anéantissant les vignes et ruinant le pays, qui provoque un véritable exode, non seulement vers les grandes villes, mais encore à l'étranger : Algérie, Maroc, Argentine. A quoi s'ajoutent une baisse de la natalité et une forte mortalité infantile due en grande partie au manque d'hygiène. En 50 ans le Lot perd plus de 73.000 habitants, passant de 290.000 habitants en 1850 à 216.515, au recensement de 1905.

Amédée

C'est au sein de cette communauté rurale laborieuse qui vient de subir un brutal effondrement économique, que Germaine Garrigues épouse d'*Hippolyte Martin Lemozie,* donne naissance à *Amédée Lemozi, le 11 janvier 1882.* Le secrétaire de mairie, étourdi ou fantaisiste, modifie l'orthographe du patronyme familial. Une distinction qui différencie déjà l'enfant de ses frères aînés : Henri né en 1874, et Edouard en 1878.

La famille, agrandie d'une petite Marie en 1885, réside au Mas del Pech, "*le plus modeste hameau* " de la commune de Lentillac, à 1 km environ du bourg.

L'habitation de plain-pied, au sol de terre battue, constituée d'une salle commune assez grande avec le traditionnel cantou, et d'une chambre, existe encore. De même que la grange dont les dimensions permettent à elles seules de juger de la modestie de la propriété familiale (fig. 3). Pas de jardinet privé. La maison, mitoyenne d'une habitation encore plus pauvre, à pièce unique, celle de la famille Langlès, donne directement sur le chemin[2] (M. Robert, com. or.). Peu de terres, mais encore une vigne qui reste la fierté des époux Lemozie, et pour mémoire un magnifique

Figure 3 - Habitation de la famille Lemozie au Mas del Pech (photo M. Lorblanchet, archives privées). Porte de gauche (ouverte) : la pièce commune ; petite fenêtre aux volets fermés : la chambre. Le reste du bâtiment accueillait 2 autres familles dont la famille Langlès.

châtaignier que le jeune Amédée devenu Abbé, puis Chanoine, évoquera souvent avec bonheur, comme un bien d'importance. On la mangeait bouillie, ajoutée à la soupe, grillée sous la cendre. Elle était un complément appréciable à l'alimentation quotidienne. Elle participait encore à la nourriture donnée aux bêtes, aux porcs notamment. Enfin c'était un revenu quand on pouvait vendre le surplus de la production acheminé vers les grande villes.

Mais les "Lemozie" sont avant tout "gens de métier", et secondairement agriculteurs. Certes, comme tous, ils essaient de produire ce dont ils ont besoin, mais leurs compléments de revenus, ils ne vont pas le chercher en terres affermées ou en se louant comme "brassiers", mais par une activité commerciale ou artisanale.

Ainsi, au cours des générations, depuis leur installation en Quercy au XV^{e} siècle, sont-ils restés des "constructeurs". Comme cet Antoine "Lemouzy" du Mas del Pech, né vers 1730, recensé comme "maçon". Tout comme Jean-Pierre, né sous la terreur, grand-père paternel d'Amédée, responsable pendant près de 30 ans du moulin-à-vent de Domenac.

Il en est de même du côté maternel, où le grand-père Garrigues est tourneur et où se trouvent dans les ascendants, des tisserands. Hippolyte le père, lui, est négociant forestier, et développe son entreprise avec la vente de bois pour les traverses de chemin de fer et le bois de mine[3]. Commerce que reprendra plus tard, Edouard, le fils cadet. Si les femmes restent à la maison et se chargent des tâches quotidiennes, les hommes Lemozie ont l'habitude de bouger. Partir régulièrement hors du village quand tant d'autres y sont enfermés toute leur vie, ouvre l'esprit. Son activité de marchand de bois fait d'Hyppolite Lemozie un hom-

[2] Ces maisons, nombreuses dans les villages du Causse, ont aujourd'hui disparu. Il en existait encore beaucoup dans les années 1970. Elles ont été laissées à l'abandon ou bien absorbées dans de nouvelles constructions.

[3] Il bénéficie probablement du plan Freycinet mis en place en 1879. Dans le cadre du développement des routes secondaires et du réseau ferré, des emplois étaient accordés par les sociétés aux paysans en difficultés.

me confronté à d'autres réalités que celles de la terre. Avec les compagnies de chemin de fer, pour lesquelles il travaille, il rencontre des gens plus instruits que lui, qu'il faut savoir écouter, comprendre, convaincre. Il recherche pour eux du bois, négocie la coupe, le transport jusqu'à la scierie ou le chantier de transformation. Il lui faut surtout arriver à tirer, après tant de démarches, son propre bénéfice. Comme la plupart des quercynois, il s'exprime en patois, ce parler local dérivé d'occitan, mais parle aussi le français, qu'il lit et écrit un peu, pour traiter ses affaires.

Tels apparaissent Germaine et Hippolyte Lemozie, courageux, tenaces mais surtout intelligents, à l'esprit élevé, tournés vers l'avenir, conscients de l'importance de l'instruction, bien qu'aucun d'eux n'aient été scolarisés. L'école devenue gratuite et obligatoire, grâce à la loi Jules Ferry votée en 1881, répond à leurs voeux. Ils ont de l'ambition pour leurs enfants, et tous quatre vont suivre une scolarité primaire régulière. Du moins apprendront-ils à lire, écrire et compter, ce qui représente à l'époque un "bagage scolaire" conséquent, dans cette campagne où les enfants, pour la plupart, ne connaîtront pas de vraie scolarité. Ainsi Henri, le fils aîné, d'abord berger, est placé en apprentissage (vers l'âge de 13 ans) chez le sabotier-cordonnier de Labastide-Murat, où il s'installera quelques années plus tard artisan bottier, après avoir effectué son tour de France (J.P. Lemozie, com. or.). Et Amédée, jeune séminariste, évoque souvent dans son journal les sacrifices consentis par ses parents, afin qu'il poursuive ses études. Pauvre sans être misérable, la famille est riche d'amour. "Bien" rare et précieux, en ce temps où l'enfant est encore souvent considéré comme une bouche à nourrir, ou, devenu adolescent, comme une paire de bras utile à la propriété ou à la survie de la famille. Les enfants du Mas del Pech sont, pour la plupart, placés dès l'âge de sept ans chez les riches propriétaires ; à Domenac par exemple. Ici les liens de famille s'affirment dès les premiers mois de vie. A propos de son grand-père paternel, l'abbé raconte combien celui-ci était attentif à ses petits-enfants : *"Il était heureux de nous garder, pendant que notre mère allait travailler au dehors... et lorsque l'enfant pleurait, parce qu'il avait faim, notre grand-père, notre gardien, allait avertir notre chère maman de venir dès que possible."*

Ils mangent à leur faim, bien que sans excès. Les légumes traditionnels du jardin, citrouille, raves, courges, carottes, oignons, qu'on ajoute aux potées avec du lard salé, et que l'on retrouve dans la soupe servie à chaque repas, avec la "mique" (boule de pain cuite dans le bouillon) ou trempée de pain rassis. Les légumes secs, haricots blancs, lentilles, serrés dans des petits sacs de lin, sont précieusement conservés dans la "maie" (pétrin).

Ils se régalent avec les "rimotes" sorte de galette de maïs, et le pain est cuit au moins toutes les trois semaines. Germaine a dû savoir, avec peu de choses, former le goût de ses enfants, car les plaisirs de la table seront toujours pour Amédée une des grandes joies de l'existence. Les pâtes, considérées comme un mets de luxe, sont réservées aux jours de fête. Elles sont si rarement cuisinées, qu'en 1950 encore, elles font l'objet d'un cours particulier dans l'enseignement ménager dispensé aux jeunes filles ! Le riz n'apparaît que tardivement dans l'alimentation.

Enfin la nature est là qui pourvoit, et Amédée apprend tous les secrets qui permettent d'user de ses richesses. Poireaux sauvages qu'on récolte dans les vignes, champignons, cèpes et girolles dans les châtaigneraies, lièvres, lapins qui foisonnent. Le pays est giboyeux. Sur les grèzes, ces grandes étendues du causse que le mouton transforme en désert, grives et petits oiseaux de toutes sortes sont piégés aux "tendes", au pied des genévriers. En ce temps, la vente des grives était d'un commerce courant et d'un bénéfice si conséquent qu'il pouvait servir au paiement du fermage annuel de la propriété. Ainsi, au marché de Saint-Martin-Labouval, "monsieur Laroque" était connu pour acheter, oeufs, lapins, et grives. (H. Delpech, com. or.). Comme les autres enfants, avec la vente des petits oiseaux, il trouvait là l'occasion de faire "quelques sous".

La vie est rude, et le quotidien lourd en besogne. Amédée participe aux travaux de la maison. Au potager, il faut bêcher, semer, arroser, désherber. Et quand son père s'absente, il peut compter sur son grand-père du Mas de Garrigues pour l'aider à apprendre tout ce qu'il doit savoir de la terre. Avec d'autres, il va, le bâton à la main, garder les brebis sur les prés communaux, ramasser les fagots de bois, puiser l'eau à la source, mener les bêtes boire au "lac". Cependant il a eu assez de liberté pour courir la campagne et explorer son territoire, s'imprégner des vastes étendues où s'enracinent çà et là de petits bois de chênes. Pas de photo de lui à cette période de la vie, mais des images que les récits de ses proches restituent. Celles d'un enfant menu, vif et curieux, que tout intéresse. Et par delà le temps, ce sont les bruits de ses petits sabots galopant les chemins qui résonnent.

A jamais nostalgique de cette période, il évoquera souvent dans ses écrits ses premières années d'écolier.

La scolarisation dans le département a connu, là encore, une évolution lente, et en 1833, le Lot est 71e du classement national d'alphabétisation. Cependant, suite à la loi Guizot, la commune de Lentillac-Lauzès entretient, à partir de 1836, une école qui comprend le logement de l'instituteur et accueille le prétoire du juge de paix.

De 1888 à 1894, le jeune Amédée va à l'école laïque de Lentillac, au lieu dit "les Mazes" (fig. 4). Ecole de garçons uniquement. La

Figure 4 - Ecole publique de garçons "les Mazes" (photo M. Lorblanchet, archives privées).

mixité n'a pas été envisagée, et les filles scolarisées sont confiées aux religieuses. La classe ne compte qu'une vingtaine d'élèves, encore ceux-ci restent-ils soumis aux saisons et aux travaux des champs.

Bien plus tard, le jeune séminariste écrira dans son journal : *"j'ai toujours aimé étudier"*. Il est donc probable qu'il ait été d'emblée un élève attentif et studieux, et son premier apprentissage, comme pour tous les écoliers des campagnes du Sud de la France, aura été celui du français, lui qui ne parle que le patois. Tout diffère dans cette langue nouvelle, étrangère, à laquelle il doit s'adapter. Le vocabulaire, l'accent, les tournures de phrase. Enseignement précieux qui lui ouvre les portes de la connaissance, qu'il doit parfaitement maîtriser s'il souhaite poursuivre des études. Années heureuses où se révèle son intérêt pour les livres et... les cahiers. Ainsi devient-il un habitué de "la librairie Bessac" qui se trouvait sur le chemin de Lentillac à Roumégouse, proche du Mas del Pech (H. Delpech, com. or.). Rien qui évoque un commerce, mais une pièce étroite, ouverte sur le chemin, qui contient quelques rayonnages, des ouvrages parfois poussiéreux, et dans des cartons, à portée de main , les cahiers, les plumes et les crayons. Un éden pour l'enfant qui aime lire et écrire. Il entre, fouine, respire l'odeur particulière du lieu. Ici même la poussière sent l'encre et le papier. Il a tout le temps avant que l'on vienne le servir. Il feuillette les livres, lit une ligne par ci par là, car la menue monnaie qu'il garde précieusement au fond de sa poche ne permet que l'achat d'un cahier. Cet amoureux des mots sera un grand consommateur de cahiers : "journal de fouilles", "cahiers souvenirs" qui content sa vie (fig. 5).

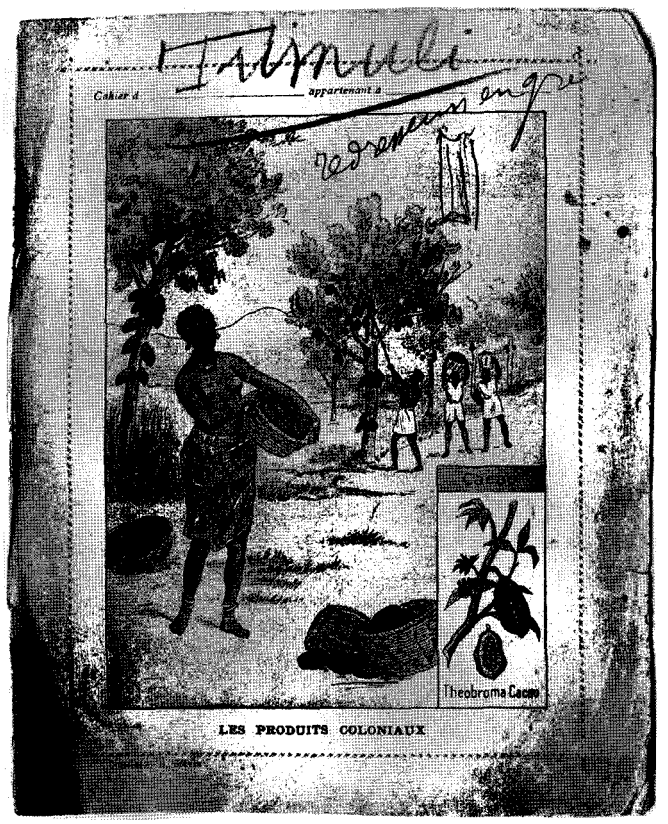

Figure 5 - Couverture en couleur et annotée de l'un de ses cahiers (photo M. Lorblanchet, ACR [document inédit]).

Enfant joyeux, remuant, qui, s'il aime l'étude, apprécie tout autant les récréations. Car là encore, l'univers scolaire d'Amédée s'enrichit. Située, un peu à l'écart du village, l'école est proche d'un grand dolmen, en parfait état, qui sert de terrain de jeu. Monument fantastique que la bande turbulente investit et explore à l'heure des repas. Avec ses camarades, il joue "au sacrifice", recréant ce qu'il pensait être les cérémonies druidiques que les croyances populaires associaient aux dolmens.

Il a assez d'imagination pour voir les rigoles naturelles de la table dolménique, soudain rougies du sang des victimes. Il croit en la légende qui dit qu'il fut construit par Samson qui avait *"porté d'assez loin les matériaux de construction... sous les bras les deux pierres posées de champ... sur la tête la grande table posée sur un coussin qui n'était autre chose que la dalle servant de fermeture au tombeau, du côté ouest"* (Lemozi 1934:110). Merveilleuse initiation à l'archéologie, au pays des dolmens et tumulus !

Certes il a de l'imagination l'écolier Amédée Lemozi, mais encore... un esprit farceur inattendu qui fait d'un élève bien élevé un polisson comme les autres. Monsieur Delpech, d'Aussou, raconte ce souvenir d'enfance que l'abbé aimait à évoquer et qui dresse un portrait de l'instituteur laïc de Lentillac, M. Francoual. Celui-ci, au demeurant très chrétien et qui faisait prier ses élèves avant la fin de la classe, était, pour son malheur, porté sur la boisson. Il envoyait régulièrement (en général par deux), et à tour de rôle, les élèves de sa classe à l'épicerie du village lui acheter du rhum. Sur le chemin du retour, les gamins goûtaient au rhum et remplaçaient la mesure manquante en pissant dans la bouteille. Le maître ne sembla jamais s'en apercevoir. Devenu prêtre et âgé, le Chanoine en riait encore, contant cela sans remords. Episode que les parents sûrement ignorèrent toujours.

Car si l'amour est le ciment de la famille, la rigueur de l'éducation est tout aussi vive. Respect, probité, obéissance, courage qui pourrait se traduire par "travail", sont les règles d'un apprentissage qui s'accompagne parfois de "taloches". Sur la probité, il raconte à propos de son grand-père paternel : *"il disait à ma mère, sa bru, en lui montrant les mains : "tu vois, Germaine, pendant les 30 ans passés à Domenac pour la direction du moulin-à-vent, je n'ai jamais subtilisé un pugneraie* (poignée) *de farine". Ma mère me déclarait : "tu peux croire qu'il disait vrai"* "(A.D. "Cahier souvenirs").

A cette époque, dans nos campagnes, les enfants voussoient les parents ce qui est une marque de respect, et l'insolence n'est pas tolérée, ni par le père, ni par le maître. La notion d'obéissance est si forte que le jeune homme sur le chemin du sacerdoce n'aura aucune peine à s'y soumettre. Aucune critique à l'égard de ses parents, de leur sévérité, mais toujours de la considération pour ce qu'ils ont été, leur courage, leur endurance au labeur et aux difficultés ; de la reconnaissance pour leur générosité. A propos d'un sermon sur le travail, il écrira : "*Nous, prêtres sortis, pour la plupart de la classe laborieuse, nous n'avons aucune raison de n'être pas fidèles à la tradition de nos ancêtres, de nos parents qui ont travaillé et qui travaillent encore*". Famille aimante et unie que celle des Lemozie, qui affirme son attachement à l'Eglise catholique et à ses valeurs ; où le prêtre seconde les parents dans l'éducation des enfants.

En même temps qu'il va à l'école, Amédée se rend au catéchisme qu'enseigne l'Abbé Cros, curé de Lentillac. "*Mon cher*

curé" comme il l'appellera toute sa vie, "*à qui je dois tant... qui m'a toujours soutenu, encouragé...*". L'évocation même de l'abbé Cros fera chaque fois resurgir l'enfant qu'il a été, ses premiers émois religieux, ses premiers élans mystiques. Déjà, dès sa prime jeunesse, "l'idée de Dieu" l'habite. Il a tout juste 10 ans quand il évoque pour la première fois le désir d'être prêtre. Tout concourt à l'épanouissement de sa vocation, sa sensibilité très vive, le climat de ferveur religieuse dans lequel il grandit, "des parents bien chrétiens", mais aussi la nature qui l'entoure. Un besoin de solitude et de silence qui fait du gamin remuant, un contemplatif.

Plus tard au séminaire, il écrira : "*Le temple de la nature. Rien n'est plus favorable pour prier que le silence de la campagne. Ce cher silence où Dieu peut plus facilement faire entendre sa voix, car on n'entend que le chant des oiseaux et les mille petits bruissements qui murmurent sa gloire*" (souligné dans le texte).

Il a onze ans quand se produit l'événement le plus marquant de sa jeune existence.

En Septembre 1893, il se rend pour la première fois à Rocamadour en compagnie de sa mère, "sa chère maman". Joie profonde, jours de bonheur auprès de cette mère qu'il affectionne, qu'il vénère même, avec laquelle il a probablement toujours eu une relation privilégiée. Attachement qu'il fait remonter aux premiers mois de sa vie, dès le premier allaitement. Il ressent que "... *l'éducation du coeur, (pour un enfant), de l'amour, de la bonté se fait en grande partie par l'allaitement de la mère. Il y a dans cet acte d'allaitement comme une transfusion d'amour, de douceur et de bonté. L'enfant est heureux et la mère aussi !*" (A.D. "Cahier Souvenirs").

Voyage symbolique que ce premier pèlerinage à Rocamadour, car c'est elle la Vierge Noire qui sera au coeur de sa destinée.

A cette époque, le Quercy dans son ensemble connaît une grande ferveur religieuse, et le culte de Marie y est particulièrement vif. L'apparition de la Vierge dans une grotte de Lourdes, en 1858, a favorisé le renouveau du culte marial et définit le principe de l'Immaculée Conception. Marie incarne, non seulement la piété, mais encore la mère éternelle et universelle à qui chacun peut s'adresser. Elle est l'interlocutrice privilégiée, à l'écoute du fidèle, plus proche des hommes que Dieu lui-même. Elle est aussi à l'image que la société du XIX^{e} siècle se fait de la femme : attentive aux siens, aimante et vigilante ; créée pour protéger, guider et chérir. On ne s'adresse pas à elle en vain, et on l'invoque pour écarter tout danger de la maisonnée, de la noyade à la protection des récoltes.

Les quercynois s'honorent de plusieurs sanctuaires mariaux qui ne sont, pour la plupart, que localement fréquentés. C'est souvent l'apparition de la statue de la vierge, sur des sites isolés, qui est à l'origine de ces nouveaux lieux de prière, comme à Notre-Dame du Roc Trooucat à Sauliac, ou encore à Notre-Dame de Vèle. D'autres procèdent de la christianisation d'anciennes légendes, comme à Notre-Dame de l'Ile à Luzech ou à Notre-Dame de Verdale. Depuis plusieurs siècles, la cité de Rocamadour domine le paysage religieux du Lot. La Vierge Noire est, avec Notre-Dame de l'Ile à Luzech, la plus vénérée non seulement des lotois mais des populations plus lointaines. Tout particulièrement les marins qui la prient en cas de naufrage, comme le prouvent les ex-voto exposés dans la chapelle. Les pèlerinages qui s'y déroulent à certaines périodes de l'année, la foule des croyants, témoignent de la vénération que les chrétiens vouent à la "Mère du Christ".

Le site reçoit chaque année 50.000 visiteurs environ. Au mois de Mai, dit le mois de Marie, les cérémonies de l'Ascension et des Rogations attirent un nombre considérable de pélerins, tout comme la retraite de huit jours qui est prêchée au mois de septembre.

Les caussenards sont fidèles à la cité mariale où ils se rendent au moins une fois par an. A l'occasion des cérémonies déjà citées, mais encore pour une naissance, un mariage. Amédée y retourne au printemps 1894, et ensuite tous les ans en septembre, toujours avec sa mère. "*C'était un vrai pèlerinage*", écrit-il, "*nous partions avant le jour, à pied, avec un petit groupe de compatriotes*". Une quarantaine de kilomètres environ, franchis en un jour seulement. Certes chacun était habitué à marcher, mais il fallait déjà une réelle endurance pour effectuer le trajet, ce qui explique aussi l'âge du plus jeune des pèlerins. Parcours difficile qu'il fallait affronter enveloppé d'une cape, les pieds chaussés de galoches ou de sabots. Rien à voir avec les chemins de randonnées d'aujourd'hui, nettoyés par les débroussailleuses, nivelés par les machines, qu'on emprunte pour son seul plaisir, souvent à la belle saison. Ici la marche avait un but et l'effort fourni, sans presque de haltes, la grande fatigue qu'elle causait, étaient déjà un don de soi "à Notre Dame". Un exploit malgré le chemin le plus court emprunté : *Lentillac, Sénaillac, Caniac, la Bécade, Le Bastit, les Bois de la Pannonie, la cote de la Filiole* et enfin... *Rocamadour.* Car si les grands axes routiers sont assez bien entretenus, il n'en est pas de même des quelques 1650 chemins vicinaux qu'empruntent alors les quercynois pour leurs déplacements. Ce soir là, chacun laissait dans la musette les quelques vivres emportés, et chez "la Tounette", le coeur et le corps heureux, se réchauffait d'un bon "tourin" brûlant, comparable à la soupe à l'oignon (J.P. Lemozie, com. or.).

Une longue journée suivait consacrée à "la messe, la confession, la communion et les prières". Ces prières que souvent le quercynois récitait en patois. Puis, toujours, l'achat de quelques objets de piété et, enfin, avant le départ, "prières ferventes à toutes les intentions recommandées". Car chaque pèlerin avait été chargé par un ami, un parent, un voisin de prier à son intention ou bien encore à l'intention d'un proche. L'on repartait, le lendemain, par le chemin inverse. Et le trajet de retour, 40 kms à nouveau, s'effectuait dans le même esprit d'humilité.

Au cours de son service militaire à Tulle, son frère aîné, Henri, vint régulièrement les rejoindre à Rocamadour à l'occasion du pèlerinage. Bonheur intime que ces rencontres où la mère et les deux frères s'abîmaient dans la prière, gravissaient côte à côte, à genoux, les marches du grand escalier menant aux sanctuaires et suivaient le soir, à la lueur des flambeaux, la procession du chemin de croix. Heures exceptionnelles où se tissaient entre l'aîné et le cadet des liens indissolubles. Plus que les mots, se sont les actes qui ont éduqués et guidés Amédée Lemozi au cours de sa vie, qui lui ont donné sa force et imprimé en lui ses convictions.

En mars 1894, il est envoyé chez les Frères de Gramat poursuivre ses études. L'établissement privé est payant, ce qui représente, pour les parents, non seulement un sacrifice financier mais la volonté d'aider leur fils à acquérir un maximum d'instruction ou du moins à tester ses capacités à l'étude. Au même âge, son frère aîné avait été placé en apprentissage. En novembre de la même année, "*retour dans la famille par suite d'une épidémie de grippe*". De ces quelques mois, vécus pour la première fois loin de chez lui, il garde un excellent souvenir. Nul doute qu'il s'est bien adapté à la vie collective, aux longues heures passées en classe, et qu'il n'a pas trouvé pesante la discipline imposée par ses maîtres. C'est au cours de ce séjour que l'abbé Cros, son "cher curé de Lentillac", lui demande "*s'il ne désirerait pas être prêtre un jour ?*".

L'enfant a déjà exprimé son intention. Il a parlé librement à sa mère, au retour du premier voyage à Rocamadour. Il a dit son émotion au cours des cérémonies, comme il a senti la présence de Marie, "la Bonne Mère", "notre maman du ciel", et lui a confié son désir d'être prêtre. Y a-t-il eu attente de la part de la mère, l'espoir de voir l'un de ses enfants entrer en religion comme l'on disait alors ? A-t-elle reporté sur Amédée, sensible et aimant, cet espoir ? L'a-t-elle, en quelque sorte, prédestiné ou simplement l'a-t-elle aidé à épanouir sa vocation ? Un peu de tout cela sans doute. La famille est très croyante certes, mais l'orientation d'Amédée ne procède-t-elle pas aussi d'un comportement social, d'un mode de pensée, encore très répandus à la fin du XIX^{e} siècle dans les campagnes qui voulaient qu'il y eut par génération au moins un enfant pour l'Eglise ? Rares sont alors les familles qui ne comptent pas dans leurs rangs une tante ou un oncle religieux, à défaut d'un frère ou d'une soeur. Par ailleurs, le Concordat du 16 juillet 1801, conclu entre Bonaparte et Pie VII, fait du prêtre une sorte de fonctionnaire d'état, rémunéré par celui-ci. Situation qui donnait aux parents l'idée d'une certaine aisance de vie, surtout d'une sécurité financière. Bien qu'il faille émettre des réserves sur le montant des traitements perçus par les prêtres pendant le Concordat ; ceux-ci variaient selon les régions et l'importance des cures par diocèse. L'on estimait le salaire d'un simple desservant[4] à 900 fr. par an quand un ouvrier du textile ou un enseignant stagiaire ne touchait que 750 fr. Si la famille Lemozie est modeste, grande est sa volonté de voir ses enfants s'élever socialement. Ajoutons à cela le prestige et l'importance du prêtre auprès des populations rurales.

Pour Amédée tout est clair. "*A partir de mes onze ans, le sacerdoce a toujours été pour moi l'idéal le plus pur, le plus noble, le plus convoité. Tout converge vers lui*", comme il le rappellera plus tard dans son "journal d'un séminariste".

A la question de l'abbé Cros, il a été "*heureux de répondre oui*".

Sa décision a été accueillie avec joie, par la famille. Chacun s'est réjoui pour lui, et il a été "encouragé par tous ses parents". Les liens qui l'unissent à sa cousine Julie Virginié, religieuse et institutrice à Artix, commune de Lauzès, vont dès lors s'affirmer et s'affermir. Au cours des années à venir, il va trouver auprès d'elle soutien et compréhension. Elle sera une aide précieuse au moment des événements de 1905.

A son retour de Gramat, il a commencé l'étude du latin avec son ami d'enfance, Jean Cros, neveu du curé de Lentillac. Il a dû se plaire à cet apprentissage, car nombreux seront les accessits et premiers prix qu'il obtiendra dans cette discipline. Et puis comme pour tous les enfants dont la langue maternelle est l'occitan, le latin est déjà dans le patois. Mois de bonheur et de complicité, qui marquent un épisode heureux de son enfance.

En octobre 1895, Amédée Lemozi commence une nouvelle vie.

Il entre au Petit Séminaire de Montfaucon, en compagnie de son ami Jean Cros, en classe de 7^{e}. Il ne retrouvera plus son "cher village" qu'à la fin de longs trimestres studieux, et , malgré sa docilité, ressentira parfois douloureusement cette rupture.

Dans un pays catholique et pratiquant où le prêtre représente le savoir et l'autorité, le séminaire de Montfaucon édifié en 1816, grâce aux quêtes effectuées dans les églises du diocèse, recrute sans difficulté de nouveaux postulants. Les élèves sont en majorité issus du milieu agricole, en particulier des paroisses du Causse et plus encore du Ségala, baptisé "terre des prêtres". Malgré une baisse de l'effectif à partir de 1880, vingt six nouvelles cures sont fondées entre 1838 et 1898. A cette époque, 600 prêtres environ dépendent du diocèse de Cahors. Toutes les paroisses, même celles de moins de cent âmes sont pourvues, et l'on compte un prêtre pour 381 habitants (Cambon & Villes 2007:72).

Jusqu'en 1903, les pères lazaristes enseignent avec rigueur et compétence un savoir suffisamment solide pour assurer dignement une vie de sacerdoce. La plupart des élèves qui entrent au Grand Séminaire, obtiennent leur baccalauréat. Si bien qu'après la dissolution des congrégations religieuses, ce sont les prêtres du diocèse qui s'acquitteront avec succès de la "mission pédagogique" et feront la réputation du Séminaire de Cahors.

Le Petit Séminaire de Montfaucon

Les études sont gratuites, mais le pain et le blanchissage sont à la charge des parents. Ainsi tous les 15 jours, Germaine Lemozie, mère dévouée, fait-elle le trajet, aller et retour, Mas del Pech-Montfaucon pour porter à son fils du linge de rechange, un pain de 8 livres et souvent quelque nourriture supplémentaire. Soit une charge de 6 à 7 kilos (J.P. Lemozie, com. or.). Une journée de marche, de près de 50 kilomètres, aller et retour, et l'incertitude de se voir accorder quelques minutes de parloir pour embrasser Amédée. Parfois, certains jours de foire, on la conduit en carriole jusqu'à Labastide Murat, où on l'attend pour le retour. D'autres fois, toujours à Labastide Murat, c'est l'aîné qui se charge de porter au cadet vêtements et nourriture. C'est autant d'épargné pour le trajet, la fatigue et le travail qui attend au Mas del Pech. Même éloignés, les parents veillent sur leur enfant. Car la vie au séminaire est rude. Certes les élèves sont pour la plus part habitués à l'inconfort ; la rusticité des habitations quercinoises n'étant pas une légende. Mais comment traduire ici leurs conditions de pensionnaires ? Lever à 5 heures, en commençant la

[4] Prêtre qui a en charge une paroisse, qu'il ait la qualité de doyen, curé ou vicaire.

journée par la prière et la méditation, c'est ensuite, jusqu'au soir, les longues heures d'étude dans des bâtiments glacés en hiver. Jamais une plainte. Amédée n'écrit que sur la bonté des enseignants et des surveillants qu'il nomme avec plaisir. A son frère Henri, soldat à Tulle, il dit être très heureux au séminaire, bien traité "*surtout si l'on est un élève appliqué et studieux*" (A.D. "Journal d'un séminariste"). Ces quelques mots dénotent un esprit lucide, une clairvoyance du milieu dans lequel il grandit qui est déjà de la maturité. Mais il est "enfant de l'obéissance" qui se soumet à l'attente de ses maîtres. Il n'y a chez lui aucun esprit de révolte.

Il faudra la mort de son cher ami Jean Cros, survenue à 22 ans, d'une phtisie galopante, pour qu'il s'abandonne. Le chagrin le fait réagir : "*nous ne voyons jamais de feu au séminaire, pas même en plein hiver, les classes, les études, les dortoirs ne sont jamais chauffés*". Dans ces locaux glacés où règne la promiscuité et une hygiène des plus rudimentaire, la tuberculose fait des ravages. A quoi s'ajoutent les carences d'une alimentation mal adaptée et trop pauvre pour des adolescents. Un colis qui arrive et que l'on partage est un moment de joie. Chaque fois qu'ils le peuvent, ses parents lui font parvenir un peu de nourriture, ainsi écrit-il "*Jour de foire à Labastide. Ma chère et bonne maman m'a envoyé quelques fruits et quelques autres provisions de chez nous. Par ces attentions délicates et souvent renouvelées, elle me prouve combien elle m'aime*", ou encore : "*journée de neige. Mon cher père a pensé à moi, et m'a fait préparer, à Dadoulès, commune de Saint-Martin de Vers, une charretée de bon bois de chêne et me l'a fait envoyer à Cahors par un meunier de Saint-Martin*" ; il est alors élève au Grand Séminaire. Il est certain qu'il puise dans l'amour que lui porte sa famille le courage de persévérer.

Surtout il écrit. Il a découvert le pouvoir de l'écriture, il y prend goût. Il écrira toute sa vie, jusqu'à la fin, abondamment, avec élégance et style. Dès la première année, il entreprend la rédaction d'un cahier intime qu'il intitule "*Journal d'un séminariste*" où il note pensées et événements quotidiens. Il prend le temps de correspondre avec ceux qu'il aime. Ses parents, qu'il rassure, et à qui il exprime sa tendresse, "*... je suis heureux de vous dire, mes chers parents, que je vous aime bien sincèrement et que, tous les jours, je pense à Vous dans mes prières*" ; sa cousine d'Artix à qui il demande un jour de lui adresser "*les cahiers de musique de mon oncle Baptiste, ancien séminariste, car j'ai du goût pour le chant ... votre petit cousin affectionné*" ; il informe sa tante maternelle, Mme Bérillou, qui vit avec sa famille à Buenos-Aires de "*son grand désir d'être prêtre un jour*" et lui donne des nouvelles "*de ses parents... du village natal... de ses grands-parents du Pech de Garrigues*". Il y a dans les archives de la famille Jean-Paul Lemozie, une lettre magnifique, que les descendants conservent précieusement. Celle qu'il adresse à son frère aîné et à sa belle soeur, en décembre 1896, qui témoigne de sa grande tendresse, de son amour fraternel (fig. 6). On y découvre une belle écriture inclinée, élégante, sa sensibilité à la poésie. Penchant qu'il partage avec Henri, qui deviendra un "Felibre" reconnu et honoré.

Pas de censure, semble-t-il, à cette correspondance. C'est comme un souffle de liberté qui l'entraîne hors des grands murs clos de Montfaucon. Il est facile d'imaginer le bonheur qu'il ressent à recevoir à son tour des lettres, même si celles-ci lui sont remises, ouvertes, après que le supérieur les ait lues. Enfin, il écrit à ses camarades, retenus chez eux par la maladie, attentionné, compatissant.

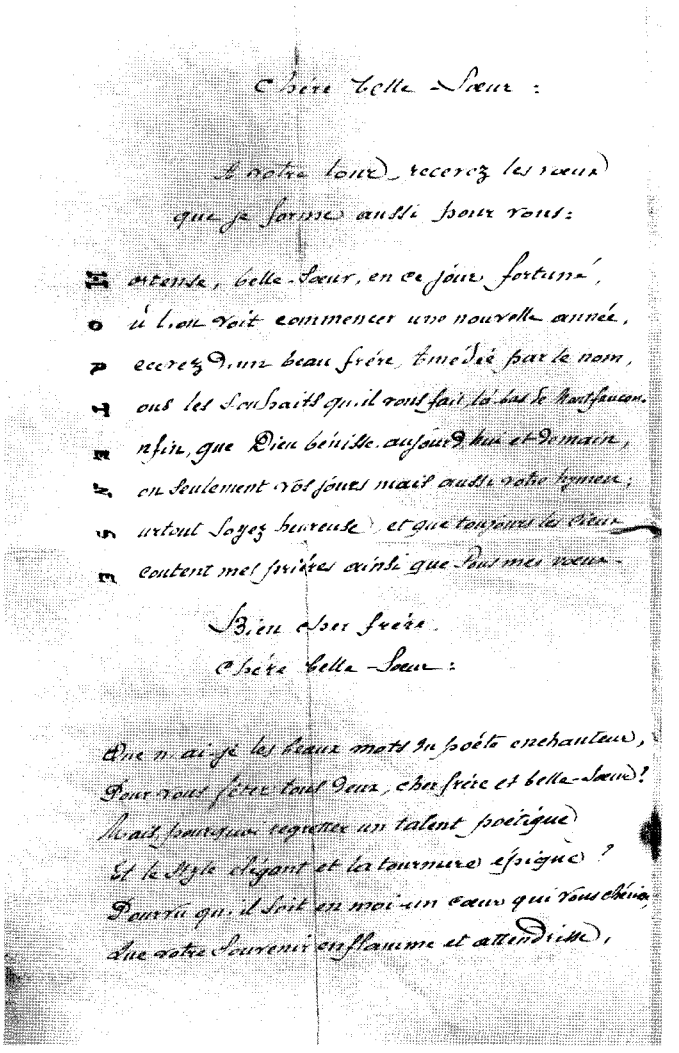

Figure 6 - Lettre de A. Lemozi à son frère Henri et sa Belle-sœur, décembre 1896 (document original, archives J.P. Lemozie).

Ce qui domine chez Amédée, plus que l'intelligence et le goût du travail qui l'anime, c'est une grande bonté qu'il conservera toute sa vie, et qui lui vaut l'estime de ses camarades. C'est aussi ce qui le définit auprès de ses professeurs, comme le montrent leurs appréciations inscrites sur le registre annuel de notes, dès ses premières années au séminaire. Avec certains d'entre eux, il noue des amitiés durables. Liens indestructibles qui les unissent comme des frères. Ainsi Jean Vidal, qui ira au Grand Séminaire avant de choisir la vie laïque et le mariage, rend-il encore visite à son ami Amédée, l'été 1962, en famille comme il l'a toujours fait. Outre Jean Cros, il faut encore citer Maurice Boyé "*aux beaux sentiments... qui ne dit jamais du mal des autres*", Léon Blanc, le brillant sujet, le guide de qui il acceptera toute critique, qui sera auprès de lui dans l'adversité, mais aussi Marcellin Sol de deux ans son cadet, le poète qui lui adresse ses voeux au 1er de l'an 1899, sous forme de quatrain :

"En ce nouveau choc des ans
Je viens, mon cher Amédée
T'offrir mes souhaits ardents
D'heur, de verve et de santé"

Amédée évoquera toujours avec la même douleur la disparition prématurée de ses "chers" Jean Cros et Marcellin Sol.

L'on est frappé à la lecture de ses récits de jeunesse par le nombre important de séminaristes qui décèdent au cours de ces années passées à Montfaucon. Chaque fois, il note leur perte, bouleversé, incrédule.

Mais il aime la vie qu'il a choisie et de par son excellent caractère, il est très bien intégré à cet univers.

Travailleur, tenace, et déjà passionné, il éprouve un vrai bonheur à étudier : "*En 1896 et 1897, j'ai toujours eu le bon point trimestriel que j'étais heureux de présenter à mes parents*". Peu avant Pâques 1897, il commence l'étude de la grammaire grecque pour laquelle il met autant d'enthousiasme que pour l'apprentissage du latin où il excelle. Comme l'atteste cette composition en vers latins, inspirée d'une petite aventure familiale, rédigée en 1899, qu'il retranscrit dans son cahier et résume en français : "histoire d'un petit écureuil, domestiqué par ma soeur, et qui mourut étranglé par un chat cruel". Il découvre la littérature mais manifestera toujours, à l'instar de Voltaire, de l'aversion pour le roman qu'il estime indigne des écrivains et néfaste à l'esprit. La poésie est une révélation. Par elle il découvre la valeur des mots, leur importance dans le discours. Dès lors il fera toujours attention à ceux qu'il emploiera et les choisira soigneusement lors de ses sermons. Le novice qui "aspire ardemment au sacerdoce" est séduit par les écrits de Chateaubriand, et il fait siens les vers de Lamartine :
"*Borné dans sa nature, infini dans ses voeux,*
l'Homme est un Dieu tombé qui se souvient des Cieux".

Le soir il recopie, par pages entières, des citations d'auteur qu'il intitule en 1898 "réminiscences". Il s'attache aux poésies de l'abbé Perreyre qui versifie sur "l'amitié", "le véritable amour". Il note aussi les poèmes de ses condisciples, odes à la nature, au pays natal. Il a autant de joie à transcrire l'oeuvre d'un camarade que de rendre compte de son propre travail. Il développe le goût de la narration qui lui vaudra, en classe de rhétorique, un accessit de composition française. L'année 1902, il se voit décerner 7 accessits dont 1 d'excellence. En 1904, alors au Grand Séminaire, il décidera même d'apprendre "un peu d'hébreu avec M. Foissac, chez qui il se rend régulièrement. Toujours il essaiera de parfaire ses connaissances.

Comme tout jeune étudiant, il a le soir des conversations "édifiantes" avec ses camarades. Il parle avec enthousiasme, mais écoute aussi avec attention. Sociable, ouvert, il aime la discussion, bien qu'il se définisse lui-même comme "vif, susceptible".

Ces débats amicaux et ouverts se retrouvent au cours des promenades. Défoulement nécessaire à ces adolescents que l'on tient enfermés de longs jours durant. Sorties récréatives qui ont pour but, non seulement d'apporter aux jeunes séminaristes des moments de détente, mais encore de favoriser le dialogue entre condisciples, et au cours desquelles, parfois, ils ont le bonheur d'embrasser un parent. Moments propices aux échanges, où chacun peut librement confier ses soucis, parler de l'avenir, exprimer ses craintes, ses doutes. Hors des grands murs de Montfaucon se crée alors avec leurs enseignants une relation de confiance, plus difficile à établir dans l'enceinte même du séminaire.

Figure 7 - Chanoine Edmond Albe (1861-1926) (photo A. Viré, archives B. Sainte-Marie). Au cours de sa jeunesse, il noue de solides amitiés avec les savants-spéléologues : L. Armand, E.A. Martel, E. Rupin et A. Viré (E. Albe est le second à gauche).

Ainsi leur professeur de géographie, l'Abbé Edmond Albe, exploite-t-il ces instants privilégiés, en utilisant ces sorties pour des leçons sur le terrain. Moments magiques où Amédée est rendu à ses "grèzes".

Etonnante personnalité que celle de ce jeune professeur, passionné de géologie (fig. 7). Excellent spéléologue, il a participé avec son ami Armand Viré[5] à plusieurs explorations à Padirac, sous la direction de Martel, et collabore à la revue "Spelunca" qu'il met à la disposition de ses élèves. C'est l'éducateur qu'il fallait à Amédée. Celui qui lui enseigne son pays, ses mystères, et l'initie avec ses camarades à la spéléologie. L'enfant se promet des bonheurs futurs. En classe de 6e, il note déjà : "*cavernes à visiter, pendant les vacances de 1897, dans les environs de Lentillac : grotte et Cuzoul de Marcenac, grottes de Clary et de Barthélémy*".

Le professeur a remarqué Amédée. Celui-ci plus réservé que timide, l'intéresse par son enthousiasme, sa hardiesse sur le terrain, et son esprit de découverte. Il a testé ses qualités de spéléologue, et reconnu son sens de l'observation. C'est aussi l'occasion pour les élèves, sans sortir de cadre religieux, d'apprendre d'autres façons de vivre leur futur sacerdoce, en diversifiant les rapports qu'ils devront entretenir avec leurs paroissiens, en particulier la jeunesse. Amédée retiendra la leçon, et plus tard, devenu abbé, il entraînera à sa suite les jeunes de sa paroisse dans la découverte du pays et ses explorations souterraines. Le "chanoine Albe", quant à lui, suivra avec attention l'évolution de l'élève Lemozi. Il sera, plus tard, son guide et son soutien dans toutes ses recherches archéologiques.

C'est au retour de l'une de ces promenades, que les élèves sont saisis par la terrible nouvelle. En leur absence, l'abbé Cabrignac d'Espédaillac, surveillant des petits, est décédé brutalement. "*Mr. Rouzet mourut pendant la même période. La mort de ces deux jeunes prêtres jeta la consternation dans le séminaire*". Drame qui s'ajoute à bien d'autres, au point que sur le registre des notations annuelles, le supérieur du séminaire écrit "*année terrible...*".

[5] Directeur de Laboratoire au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Ces deux disparitions l'ont profondément touché. Pourtant aucun drame ne détourne Amédée de sa voie. Cette constance, cette certitude dans son choix, étonnent plus que tout. Et même s'il n'écrit rien sur ses sentiments à cette occasion, les résultats scolaires de cette année 1899/1900 et la remarque de son professeur, "un peu taciturne", laissent deviner la fatigue morale et intellectuelle qui fut la sienne au cours de ces mois. Comment a-t-il fait pour continuer, chaque fois que la mort a frappé ? Comment a-t-il pu ne jamais douter de sa vocation ? D'où lui viennent cette force, cette conviction que son chemin est tracé et qu'il lui suffit d'avancer. Un climat familial exceptionnel, de très bons pédagogues ? Ils ne l'étaient probablement pas tous. Ou quelque chose de plus fort et qui s'appelle la "grâce".

Tout au long de ma recherche, à la lecture des documents, j'ai été étonnée par cette sorte de bonheur qui habite Amédée Lemozi, et par "l'Amour" qui construit sa vie dès ses premières années. Tout concorde à faire de lui un prêtre : parents, famille, le curé Cros de Lentillac... et plus que la soumission, la douceur qui le caractérise. C'est bien cela qui surprend. Les informations collectées, confrontées, tracent, malgré les difficultés d'argent, un cadre de vie et des rapports humains idylliques. C'est presque trop beau, et cela ne convient pas vraiment avec ce que l'on peut savoir, par ailleurs, de la condition des enfants dans les classes laborieuses à cette époque.

J'ai lu avec attention "les cahiers du Séminariste" et j'ai fait quelques observations. Dans les récits de son enfance, qui sont l'exacte vérité de ce qu'il a vécu et de ce qu'il a appris des membres de sa famille, il n'y a jamais trace de violence. Même si le grand-père est né sous la révolution et même si le père a combattu en 1870. C'est probablement là que réside l'incroyable équilibre mental qui est celui d'Amédée. Parce qu'il n'a pas subi de violence, parce qu'il n'a pas été malmené, ni physiquement, ni moralement, il porte en lui cette étrange sérénité. Amédée ne sera jamais un rebelle, seule la foi, réfléchie, assumée, guidera sa vie.

Les vacances offrent le temps de repos indispensable à sa santé et à son équilibre.

Même si régulièrement, il retrouve ses parents au parloir, ou si exceptionnellement il croise un membre de sa famille lors d'une promenade, il ne rentre chez lui, à Lentillac, qu'à l'occasion des fêtes de fin d'année, des congés de Pâques et des vacances d'été, d'août à octobre. Deux longs mois pour réapprendre "son village", renouer les amitiés et retourner à la vie et aux travaux collectifs. Car tout procède de cette éducation qui fera de lui un bon curé de campagne. Au contact de sa communauté villageoise, et en se reconnaissant comme l'un des siens, il développe les qualités propres aux caussenards (ou caussetiers). Reconnus volontiers plus sociables, et beaucoup moins procéduriers que les habitants du Ségala, ils sont d'un esprit plus doux. Depuis longtemps déjà, ils pratiquent les "bienfaits de l'association" et l'entraide entre voisins, n'hésitant pas à prêter instruments et bestiaux. Il en est de Lentillac, comme des autres communes du Causse. Lors des grands travaux d'été, tous participent à la moisson où une grande main d'oeuvre est nécessaire. Certains après-midi d'août, il est accouru au cri de "dépiquage... dépiquage", qui ameute les villageois quand s'annonce la batteuse, une des rares machines agricoles modernes utilisées en Quercy et qui est le bien d'entreprises privées. Il a pris part aux vendanges et aimé les grands repas qui rassemblent les villageois à la fin des travaux collectifs.

Cependant, Amédée ne peut rester longtemps sans étudier. Alors, tôt le matin, et aussi dans l'après-midi quand le soleil est trop chaud pour travailler à l'extérieur, le voit-on au Mas del Pech, installé devant la fenêtre de la chambre, concentré sur sa lecture ou en train d'écrire. "*Il écrivait beaucoup*" raconte Mme Robert qui est un peu la mémoire du hameau. Il impressionne, à la fois par son savoir, son sérieux à l'étude, et... sa modestie ; "*il savait ne pas se montrer* " (ne pas se vanter). Aux yeux des voisins, des amis, il est "*quelqu'un* ", c'est à dire une personne à qui l'on reconnaît de la valeur. Et puis, il y a les longs moments passés au presbytère, où il retrouve son cher curé Cros. Heures de joie, mais aussi d'écoute. Car c'est à lui, le curé de Lentillac, qu'il se confie. C'est le père spirituel avec qui il a fait "sa première communion ... le jour de Noël. Journée inoubliable". Il raconte les moments difficiles vécus au séminaire, et parle librement de son futur sacerdoce, de sa volonté d'être un "*bon prêtre un jour*". La tendresse qui unit le prêtre au jeune homme est profonde et la confiance réciproque qu'ils se témoignent, totale. Il parle de ses "*tourments*" et sollicite des conseils, pour rester pur. Car Amédée à 18 ans, à 20 ans, en bonne santé, sent parfois en lui un besoin d'amour qu'il appelle pudiquement "*sensualité*". Or toute la démarche du novice tend vers l'absolu, un idéal de pureté, un état de chasteté que rien ne doit troubler. Il se confesse, communie, prie. Et rien ne le rend plus heureux que de se rendre, même en semaine, à l'église servir la messe de son curé. Régulièrement, au cours de ces vacances, lors de ces visites, il retrouve son ami Léon Blanc venu lui aussi saluer le curé Cros. Moments précieux où tous trois discutent théologie, de projets d'avenir, des choix possibles : prêtres, missionnaires ? et des belles qualités qu'il faut cultiver, développer. Ces rencontres affermissent les liens d'affection et de confiance qui unissent les deux amis.

Les retours au séminaire procèdent d'un rituel mis en place dès la première année de pensionnat. D'abord, la tournée des membres de la famille ; sa cousine religieuse, Julie Virginié, avec laquelle il s'entretient longuement, notamment de la menace de séparation des "Eglises et de l'Etat", et des conséquences que cela implique pour les religieux chargés d'enseignement ; ses grands-parents maternels du Pech de Garrigues, et toute la parentèle qu'il a nombreuse en divers lieux de la commune. Puis viennent les amis qu'il quitte toujours à regret, et qu'il visite l'un après l'autre ; adieu aux voisins du Mas del Pech, qu'il va saluer maison après maison. Enfin, la dernière visite, et toujours la plus longue, il la réserve à l'abbé Cros et à la bienfaitrice de Lentillac, Melle Valérie qu'il rencontre à son domicile. Dans "cette jolie maison qui donne sur de beaux arbres". Elle l'encourage dans sa vocation et l'assure de son aide matérielle si nécessaire. Héritière d'une famille de riches propriétaires terriens et de notaires, qui donna plusieurs maires à la commune, Melle Valéry est connue pour sa piété et sa générosité. Embrassades, dernières recommandations, c'est toujours avec tristesse qu'il s'éloigne de ses parents, de sa jeune soeur, de son village. Il part tôt le matin, et s'arrête à Labastide Murat, chez son frère avec lequel il a de "longues et bonnes conversations". Il reste parfois tout un jour avec lui. Car Henri est, avec le curé de Lentillac, le grand

confident, l'ami, l'aîné avec qui l'on discute librement des soucis que rencontre la famille. Il a le plaisir d'embrasser sa belle-soeur qu'il affectionne et son jeune neveu Raoul.

A Labastide, il retrouve plusieurs de ses condisciples avec qui il fait le chemin jusqu'à Montfaucon. Le coeur s'allège au fur et à mesure que se renoue la complicité qui lie les pensionnaires. C'est presque heureux qu'il retrouve les murs austères du séminaire et franchit le porche d'entrée. Une tâche l'attend dont il ne se détourne pas : devenir prêtre.

C'est un long chemin que le novice doit parcourir pour y parvenir.

De 1895, lors de son entrée au petit Séminaire, jusqu'à la fin de la classe de cinquième, en août 1898, Amédée est d'abord un élève qui doit combler ses lacunes scolaires, s'adapter à l'internat et à un rythme d'étude particulièrement éprouvant, trouver sa place auprès de ses condisciples. On l'a vu, il a très vite compris ce que l'on attendait de lui : réserve, travail, et s'est soumis sans discuter à cette discipline. Cela lui convient. L'on connaît son but et pour l'atteindre il est prêt à fournir les efforts nécessaires. Il suffit de savoir qu'il a, au cours des deux premières années de scolarité à Montfaucon, présenté "le bon point trimestriel" à ses parents, pour comprendre sa satisfaction à progresser dans ses études. D'ailleurs il réussit brillamment en classe de cinquième avec six nominations, au cours de la remise des prix, dont un accessit de conduite exemplaire. Les deux années qui suivent semblent avoir été plus difficiles. Fatigue physique, morale, n'oublions pas la disparition subite en mars 1900, l'année de ses 18 ans, des deux jeunes abbés Cabrignac et Rouzet, auxquels il était particulièrement attaché, et d'un jeune élève de cinquième. La prière, la méditation, l'étude des écritures, sont des apprentissages au même titre que les autres matières enseignées. Des techniques en somme qu'il faut maîtriser, pour atteindre à l'autonomie de la pensée. En 1898, il a du prêtre une définition encore très littéraire et idéalisée : "*Il en est du bon prêtre comme des plantes aromatiques, plus elles sont broyées, plus elles exhalent leur parfum*".

C'est vers 1900 qu'un changement apparaît, plus intellectuel, plus réfléchi. Sa conscience se développe et acquiert plus de maturité. Il y avait jusque là une fraîcheur enfantine dans son attirance pour la prêtrise, le sentiment d'être choisi. Il réalise les difficultés du sacerdoce et les exigences d'un choix qui impliquent bien des renoncements. Il manifeste alors un esprit rigoureux, sévère avec lui-même. Le jeudi 7 décembre 1899, il écrit : "*Je prends la résolution de toujours considérer le travail comme préservatif contre les mauvaises tentations*". Au cours de la retraite d'octobre 1900, conduite par un père Jésuite, il s'attarde sur les qualités qu'un prêtre doit posséder pour être plus proche, plus compréhensif et compatissant à l'égard de ses paroissiens : "*Le Prêtre doit être saint, vaillant, généreux*". Il prend pour modèle le "*Saint Curé d'Ars... dépourvu des moyens humains*", pour lequel il éprouvera jusqu'à sa mort une grande dévotion. "*Né pauvre, il a vécu pauvre. Mais à cause de son humilité et de sa bonne volonté, de son immense désir de plaire à Dieu son âme était remplie de la grâce divine...*".

Il prône "la pauvreté" qu'il ne redoute pas ; s'engage "au détachement" des biens matériels, des honneurs ; s'attache aux vertus "d'humilité et de vaillance". Il le dit et l'a déjà montré "il ne craint pas le travail". Pour qu'aboutisse sa vocation il lui "faut mourir à lui même", devenir un autre, sorte de soldat du Christ qu'aucune adversité n'abat. C'est toute sa personne qu'il engage auprès de Dieu. Il va chercher chez Bossuet matière à une telle métamorphose : "*Tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est pour moi le monde et moi pour le monde*". Il fait sienne la pensée de Saint-Augustin : "*Oh que c'est beau de mourir à soi et de se tourner vers Dieu pour l'aimer véritablement*". En juin 1901, c'est un cri qu'il lance, un appel qui témoigne de son chemin spirituel, de sa quête d'absolu, "... *Je vous cherche O mon Dieu, je voudrais vous saisir et cheminer avec Vous. Mon grand désir, c'est de vivre loin des illusions qui fascinent, loin des tumultes qui étourdissent et nous font oublier votre éternité. Seigneur je veux être à Vous pour toujours. Seigneur ma grande ambition c'est de gagner à votre cause les âmes qui font fausse route et risquent de se perdre*". Sa mission s'élargit d'une tâche nouvelle, celle de sauver les "âmes perdues".

Il y a dans cette démarche spirituelle l'influence des lectures qu'il aborde mais aussi le contexte social et politique dans lequel il évolue, plus pesant chaque jour. Les querelles qui opposent cléricaux et anticléricaux sont de plus en plus violentes ; la menace de la séparation des Eglises et de l'Etat plus précise. Enfin, il subit l'enseignement d'une Institution que les affrontements bouleversent et qui tend vers un catholicisme plus social, une prêtrise plus pastorale.

Ses maîtres suivent son évolution, ses efforts, testent sa sincérité. Un "*samedi soir de 1901, Mr le Supérieur me dit : Tout me porte à croire que Dieu vous appelle au sacerdoce*", et il lui donne à lire "des merveilleux effets de l'Amour Divin". C'est l'encouragement qu'attend Amédée pour l'assurer dans sa décision. Il écrit : "*Aujourd'hui j'ai vu Maurice et lui ai parlé avec enthousiasme de mon Désir d'être prêtre*". Tous ses condisciples ne sont pas dans le même état d'esprit et le contexte politique les portent à réfléchir sur leur endurance dans l'adversité. Ce sont entre amis de longues discussions au cours desquelles chacun parle avec honnêteté de ses craintes de l'avenir. Ainsi Maurice Boyé avoue qu'il n'est pas encore fixé sur sa vocation mais qu'il entend "*consacrer sa vie à la bonne cause et défendre toujours les droits de Dieu et de l'Eglise*".

A partir de 1902, le clergé subit des pressions de plus en plus fortes que ne peuvent ignorer les séminaristes. Voilà plus de 30 ans que le débat, pour ne pas dire le combat, de la séparation des Eglises et de l'Etat est engagé par les républicains. Mais depuis le début du siècle, avec la montée spectaculaire d'une libre pensée militante, violente, blasphématoire, qui "va bien au-delà de l'anticléricalisme traditionnel", c'est carrément la disparition de l'Eglise catholique, voire des chrétiens, qui est souhaitée par une gauche extrémiste.

Le temps des bouleversements

C'est dans un climat de tension extrême que le 11 janvier 1903, Amédée fête ses 21 ans. Qu'elle est exactement la situation de l'Eglise dans le département du Lot et quel avenir un jeune séminariste peut-il entrevoir ? Comment vit-il et comprend-il les événements ?

En 1900, le paysage politique lotois a subi, au cours des trente dernières années, un bouleversement qui peut étonner dans ce

département fortement catholique et dont l'ardeur religieuse peut se comparer à celle de la Bretagne. Bonapartistes convaincus, proches de leur Eglise, les électeurs lotois évoluent et, peu à peu, les radicaux prennent le pouvoir, allant jusqu'à l'éviction des élus bonapartistes. En trois décennies, les quercynois ont réussi à accorder les valeurs républicaines et la pratique de leur religion, en dissociant ces deux fonctions avant que l'Etat lui-même ne règle le problème. Etonnante progression des mentalités dans un pays refermé sur lui, où l'on naît et vit sur un même territoire sans en sortir. C'est en partie à sa diversité géographique que le Quercy doit cette incroyable transformation. Les populations des vallées sont les premières touchées par l'idée de réforme. Moins enclavées, elles se déplacent plus facilement et bénéficient d'un contact régulier avec l'extérieur, notamment avec le commerce fluvial toujours en charge des transports pondéreux. Bien qu'à son déclin, la batellerie, tant sur le Lot que sur la Dordogne, reste la voie où circulent les nouvelles. A chaque étape d'une gabarre, les gens s'informent, discutent. Les industries créées à proximité des villes ou des voies de circulation amènent une classe ouvrière, nouvelle en Quercy, aux aspirations républicaines certaines, déjà éloignée d'une pratique religieuse. Le Ségala, pourtant un bastion du catholicisme lotois, évolue également vers un renouveau social. Ce territoire, l'un des plus enclavés du département, se répartit entre quelques grands propriétaires. Le reste de la population, formé de métayers, d'ouvriers agricoles, de saisonniers, réclame l'amélioration de leur état. La Bouriane, surtout constituée de petits propriétaires, est la première à prendre de la distance avec le culte et à comprendre l'intérêt d'un vote républicain. Le caussenard, est peut-être le dernier à intégrer les pensées nouvelles. S'il quitte rarement son village, son besoin de vie sociale le porte à fréquenter les foires, qui sont avec les cabarets, présents dans le moindre bourg, des lieux de rencontre au rôle déterminant dans la circulation de l'information.

Exclusivement masculin, le café est un lieu de réunion, où se mêlent plus volontiers les classes sociales. La lecture des journaux se fait en patois et chacun s'exprime librement. Même si la presse catholique, particulièrement représentée par "La Croix du Lot" et "La Défense", est bien distribuée, l'on débat surtout des articles du "Quercinois", conservateur, et de "La Dépêche de Toulouse" et du "Journal du Lot", républicains. C'est elle, la presse, qui par la violence et l'outrance de certains de ses articles, enflammera les esprits et divisera les lotois.

Au début du XX^{e} siècle, les lotois sont donc prêts à reconnaître la République une et indivisible tout en conservant leurs traditions religieuses qu'ils ne remettent pas en cause. En Quercy le vote républicain n'est donc pas un vote contestataire, mais pratique. D'un député, le lotois attend des "faveurs" : un permis pour planter le tabac, une bourse d'étude pour un enfant, un poste dans l'administration publique (Baux 2005:247).

Le Diocèse de Cahors de son côté, depuis plus de trente ans, affiche une neutralité exemplaire à l'égard de la situation politique et se défend de toute prise de position. Il entend, déjà, servir son Eglise au mieux de ses moyens, tout en respectant le pouvoir de l'Etat. Deux prélats marquent cette période de leur personnalité. Mgr Pierre Alfred Grimardias, évêque de Cahors de 1866 à 1896, s'emploie à maintenir vivante la ferveur religieuse en renouvelant notamment les "missions" ; vastes oeuvres de prédication qui durent de une à deux semaines et rassemblent la foule des fidèles au cours de grandes processions et cérémonies dont on perpétue parfois le souvenir par l'érection d'une croix. Mgr Emile Christophe Enard, vosgien d'origine, qui lui succède de 1898 à 1906, perpétue la tradition. Ils appelleront à la conciliation plutôt qu'à la résistance, et utiliseront le bulletin paroissial, la "Revue religieuse de Cahors et Rocamadour", pour prêcher la modération au cours des années d'affrontement.

Mais l'orage qui gronde et divise la France, s'abat sur le Quercy avec la loi sur les associations, votée le 1er juillet 1901. Elle frappe durement l'Eglise catholique en s'attaquant aux établissements non autorisés des congrégations[6]. Il y a longtemps déjà que la presse de gauche s'en prend à l'enseignement catholique, l'accusant de pervertir les esprits. L'école ne doit pas simplement être obligatoire et gratuite, elle doit être républicaine. C'est le premier choc que connaît Amédée. Jusque là, il n'a ressenti que de la crainte pour l'avenir, mais l'amitié qu'il éprouve pour sa cousine Julie Virginié, religieuse enseignant à Artix, l'entraîne concrètement au coeur du combat. Dès 1903, il assiste à la fermeture de quatre congrégations d'hommes, dont celle des lazaristes, ses professeurs qui doivent quitter le Petit Séminaire, et de dix écoles congréganistes. L'on enregistre bien sûr la résistance et les protestations de certains chefs d'établissements, mais le Lot ne sera pas le théâtre de désordres particuliers, même si dans certaines localités la population "manifeste dans la rue son indignation offrant ainsi un vigoureux soutien aux établissements menacés" (Cambon & Villes 2007:72). Ces expulsions autoritaires ne tenant aucun compte des sensibilités individuelles.

Toute la vie sociale en est bouleversée ! Les institutions ayant, au cours du XIX^{e} siècle remplacées les organismes sociaux que l'Etat n'a jamais mis en place. Hôpitaux, pour les malades et les blessés, hospices pour l'accueil des personnes âgées ou invalides, orphelinats, sont confiés à des religieuses. L'école est réservée aux plus riches. Internat pour les garçons, couvents pour les jeunes filles. Le XIX^{e} siècle voit éclore nombre de congrégations qui essaiment même à l'étranger. La plupart développent leurs missions auprès des plus pauvres, des plus défavorisés. Dans les campagnes, où le manque d'écoles publiques pour filles se fait cruellement sentir, elles veillent à leur donner une éducation pratique qui leur assure dans la famille un statut, une reconnaissance, et recrutent leur personnel au sein même de la population locale. Ce qui créent des liens très étroits entre les familles, les élèves et les enseignantes (Baux 1993). C'est le cas en Quercy qui compte peu d'écoles primaires de filles. Les communes, trop pauvres en général, ne pouvant assurer que le salaire d'un seul enseignant et l'entretien d'un unique bâtiment scolaire, ont privilégié les garçons. Ainsi, on l'a vu, Amédée a-t-il fréquenté l'école publique alors que sa jeune soeur a été confiée aux religieuses. En 1904, la scolarisation des enfants s'avère si compliquée que certaines dérogations sont consen-

[6] Les Jésuites sont parmi les premiers contraints à l'exil. Le 10 juillet 1902, une circulaire adressée aux Préfets demande l'application de la loi ; 2.600 écoles congréganistes non autorisées sont fermées, et les enseignants réfractaires, expulsés. Le 21 juin 1903, 81 congrégations féminines enseignantes sont refusées.

ties. Quelques établissements sont rouverts quand les religieuses acceptent de se séculariser. Tel est le cas de Julie Virginié. Les villageois, satisfaits de son enseignement, "ont insisté pour la garder". Elle a été maintenue à son poste et a accepté de quitter l'habit religieux pour une tenue civile. Plus encore, elle s'est vue accorder le droit de regagner sa congrégation d'Aurillac, chaque année, pour une retraite. D'autres établissements contournent la loi en se sécularisant et en optant pour l'appellation neutre d' "Institution libre". Mais beaucoup de "religieuses découragées" avouent leur lassitude et se retirent. Les congrégations hospitalières, ayant à charge les soins aux malades et l'aide aux plus pauvres, indispensables du champ social conservent leur statut. Certains élus convenant d'ailleurs que l'Etat ne peut assurer les milliers de malheureux assistés par les congrégations. "*Nous n'avons pas fermé les asiles parce que nous n'étions pas en état de les remplacer. Et c'est là une très regrettable lacune de notre système d'Assistance publique*" (Mayeur 2005:32).

Les congrégations contemplatives bénéficient d'un régime de tolérance. Par contre, les couvents, vidés de leurs occupants, redeviennent propriété de l'Etat.

L'avenir s'assombrit face à la menace de "séparation", alors à l'étude[7]. Le sort réservé aux curés est de plus en plus incertain. Pourront-ils encore disposer des églises pour assurer leur culte, du presbytère pour se loger ? Un temps Amédée envisage de devenir missionnaire. Les missions étrangères ont été maintenues, à condition qu'elles exercent à l'extérieur du territoire, et, même, le gouvernement ne trouve pas négligeable de bénéficier de la bonne opinion qu'elles donnent de la France.

Son goût pour le sacrifice, le recueillement, l'incitent à écrire à la Grande Chartreuse, chez les Trappistes ; suivant en cela l'inclination de son ami Maurice Boyé. Mais ce ne sont que des voies qu'il explore et qui l'aident à calmer son anxiété. Ses supérieurs, sa famille l'invitent au calme, à conserver cette confiance dans la "volonté de Dieu" qui jusqu'alors l'a guidé.

Dans un contexte où de mois en mois les passions se déchaînent, soutenue par une presse d'opposition de plus en plus virulente, "La Jeunesse catholique" (ACJF) s'engage dans la lutte. Née dans un esprit contre-révolutionnaire, cette action populaire organise des rencontres dans les villages pour mieux se faire connaître et recrute à l'occasion. Elle témoigne de la vitalité d'un catholicisme qui tient à prendre sa place dans cette nouvelle société. Jusqu'alors étranger à tout engagement politique, c'est en famille, à Labastide Murat, qu'Amédée assiste pour la première fois à une conférence d'Emmanuel Algenter, un ancien camarade qui mène une vraie campagne pour la défense du Clergé et de ses positions, et déclare : "*Les ennemis de l'Eglise font une propagande très active. Il est heureux que les chrétiens répondent et se dépensent avec énergie*". Impressionné par la démarche et l'ardeur du militant il lui indique plusieurs personnes susceptibles de soutenir son action, comme Gaston Vidal et Cyprien Maury de Lentillac ; deux "excellents chrétiens". E. Algenter lui rend visite plusieurs fois au cours de cette année et il est heureux d'apprendre en novembre la fondation de groupes de militants, au Petit Séminaire, à la paroisse de Seniergues et à la paroisse de Labastide-Murat. L'étude de ses cahiers montre combien, jusqu'à l'année de sa majorité Amédée a été protégé du monde extérieur, tout à ses études et son engagement religieux. Face à la gravité de la situation, il éprouve le besoin de s'informer et d'affirmer ses convictions. Il lit, écoute. Elevé dans un milieu campagnard rude et pauvre, mais soumis à la volonté de Dieu, il prend soudain conscience de la nécessité de modifier l'ordre social. Il est éclairé en cela par la position de Léon XIII, Pape aux concepts novateurs dont l'encyclique "*Rerum novarum*" de 1891, témoigne de son intérêt des problème sociaux nés de la révolution industrielle. (Léon XII est à l'origine d'une nouvelle génération de prêtres et de laïcs qui expliquent l'essor du catholicisme social et de la "démocratie chrétienne").

La famille Lemozie se regroupe autour d'une action militante, du moins suit-elle avec intérêt la progression et les discours de l'ACJF. Les problèmes personnels qu'elle doit également affronter renforcent les liens qui unissent parents et enfants. La situation sociale n'est pas favorable aux affaires et Hippolyte, le père, rencontre de graves difficultés dans son négoce. Il prospecte les hauts plateaux corréziens pour l'acquisition du bois de mine. Le coût élevé du transport, l'âpreté des négociations d'achat et de vente, lui sont un souci constant. Toujours en déplacement pour ses affaires, il traite avec les propriétaires forestiers, les responsables d'entreprises, les chefs de chantiers et côtoie quotidiennement les ouvriers. Le temps est aux discussions. Il y a ce qu'écrivent les journalistes et ce qu'il voit, entend. Même s'il n'accable pas ses proches par le récit de ses entreprises, il est un précieux témoin des comportements et nouveaux modes de pensée.

Au retour de ses expédions, il rend visite à ses fils. En janvier 1903, Amédée, sensible à ses tourments, écrit : "*J'ai reçu mon cher papa qui venait de Tulle, pour ses négociations forestières... Il avait l'air bien préoccupé par ses affaires commerciales*". En homme généreux et malgré l'incertitude de l'avenir, il encourage pourtant Amédée à persévérer. Aux soucis matériels de la famille s'ajoutent ceux causés par Edouard, le fils cadet. En mars, il trouve sa mère et sa tante Marie, au cours d'une promenade à Labastide : "*Notre mère n'est pas sans souci au sujet d'Edouard. Je m'applique à la consoler de mon mieux en lui parlant de mon avenir avec enthousiasme*".

Enthousiaste, cela n'a pas dû être facile !

C'est la période douloureuse où la mort frappe. Le 2 février, il a appris le décès d'un ancien condisciple, Daniel Lasserre, suivi trois jours plus tard par la disparition brutale de son ami d'enfance Jean Cros. L'on sait son chagrin à cette nouvelle, "*quel coup terrible pour mon coeur d'ami !*" De son côté, Marcellin Sol, malade, lui écrit : "*mon rêve le plus suave est de me souvenir de Toi, cher ami... Oh c'est bien vrai que tout passe ici bas.. mais ce qui ne passe pas ce sera notre immuable amitié*". Marcellin décède chez ses parents à Lalbenque, le 23 juillet. Il a 19 ans ! Enfin, il assiste avec tristesse au départ de nombreux condisciples qui, démoralisés, renoncent à leur engagement.

Heureusement il y a Léon Blanc qui veille sur Amédée depuis son entrée au Séminaire. Avec lui il peut discuter, avouer ses

[7] En 1903, une majorité des députés décident qu'il y a lieu de débattre d'une éventuelle séparation et constituent une commission dont Aristide Briand est élu rapporteur.

peines, ses craintes. Parmi celles-ci, l'éminence du service militaire qu'il doit prochainement accomplir et qu'il redoute. Pas uniquement pour les sarcasmes que son état de séminariste peut provoquer, mais surtout pour les tentations auxquelles il craint, livré à lui-même, de ne pouvoir résister. Le service national n'est pas encore obligatoire pour les séminaristes. Mais pour montrer leur attachement à la "Patrie", ils acceptent volontiers "cette épreuve d'une année", effectuée dans des conditions plus acceptables que celles d'un appelé ordinaire qui donne trois ans au Pays. Léon, alors caserné à Cahors, lui écrit et lui rend visite à chaque permission. Cet esprit positif, au franc-parler, est ce qu'il faut au novice en ces périodes troublées. La description rassurante qu'il lui fait de la caserne, l'apaise.

En vue de son incorporation, sa soeur lui écrit le 10 février que le tirage au sort lui a valu le n°31, et le dimanche 29 mars, après vêpres, il quitte Montfaucon pour Labastide où l'accueille Henri. Longue causerie. Les frères, soudés par une même affection, s'épaulent. Il est à Lentillac le lundi 30 mars au matin. Avant le conseil de révision, il se rend à Artix, assiste au commencement de la messe, et rencontre sa cousine qui lui prodigue ses encouragements. Amédée est reconnu apte au service national et intégré à la 2e compagnie, 7e de Ligne, de Cahors, en qualité d'infirmier. Son carnet militaire indique : corpulence moyenne, taille 165 centimètres.

Deux événements marquent heureusement l'année de sa majorité.

Le jeudi 4 juin, il effectue à Rocamadour, avec ses condisciples du Petit Séminaire, le pèlerinage de la vocation. En ce lieu qui est le symbole de son engagement. "*J'étais allé à Rocamadour pour demander à la Vierge de m'éclairer sur ma vocation*", comme il le rappelle dans son grand âge. Lui qui, depuis son enfance, tourne sa foi et son espoir vers Marie, ne pouvait qu'être entendu d'elle. Journée mémorable, inscrite dans son coeur et son esprit, qu'il évoquera souvent au cours de sa mission de prêtre. Toute sa vie il reverra les séminaristes arrêtés sur le coteau face à Rocamadour, au moment du départ, entonnant l'Ave Maria Stella. Toujours, il entendra la voix des élèves de la maîtrise, qui se tiennent près des sanctuaires, de l'autre côté de la petite vallée de l'Alzou, répondre à leurs chants.

A l'automne de la même année, il entre au Grand Séminaire et revêt pour la première fois l'habit religieux qu'il ne quittera plus guère.

Son inquiétude de l'avenir doit être manifeste, car il reçoit les encouragements et les attentions de ses supérieurs. "*Au sujet de mon avenir, Mr le Supérieur m'a recommandé de ne pas me préoccuper outre mesure et de m'abandonner en toute confiance à la volonté de Dieu*".

Ce ne sont pas les quatre années d'études classiques, de philosophie scolastique, de théologie et d'histoire ecclésiastique qui le soucient, il obtiendra d'excellents résultats, mais bien plutôt l'affrontement avec la vie militaire. L'angoisse de son incorporation est telle que parents, amis, l'entourent de leur sollicitude. "*Foire à Cahors. Surprise bien agréable : visite de mon père, ma mère, de Melle Valéry et de sa nièce... Melle Valéry... m'a encouragé de son mieux. C'est si bon de se sentir soutenu* !" ; il reçoit la visite de son frère Edouard et de sa famille : "*combien ils ont été contents de me voir* !". L'on s'encourage entre condisciples : "*La caserne approche. Nous en parlons avec Philémon au cours d'une promenade à Saint-Henri. Cette perspective nous préoccupe... et nous comptons sur l'aide de Dieu pour éviter les pièges et les démons*".

Le 14 Novembre 1903, Amédée Lemozi intègre le 7e de ligne à la caserne de Cahors. Le dimanche 10 janvier 1904, il rend compte dans son journal de son installation. "*Depuis le 14 novembre 1903, je suis à la caserne du 7e de ligne, à Cahors. Pas de journées vraiment agréables. Mon âme végète et se sent meurtrie par l'air ambiant, qui contraste tant avec celui du séminaire. Mais cet apprentissage de la vie, loin de la serre chaude, est peut-être salutaire, bienfaisant. C'est d'ailleurs pour moi une occasion de connaître vraiment la mentalité des jeunes au milieu de qui je vis. Je compte sur la Providence pour que cette expérience, qui m'est pénible, me compte pour le ciel. Je me souviens que le jour de mon entrée à la caserne, après avoir rencontré Pierre Vidal de Lentillac, qui m'a encouragé, j'ai été très bien accueilli. Le changement de costume, capote à la place de la soutane, ne nous a occasionné rien de désobligeant de la part de nos nouveaux camarades. Marcel Huftier, déjà soldat était là pour nous recevoir et nous relever le moral. Il était enjoué et optimiste, et combien j'étais heureux, avec Jean Bonneval, d'avoir notre lit dans la même chambre que Marcel. C'est dans cette chambre que nous ferons, chaque soir, notre prière, à genoux sur le plancher, devant notre lit, au milieu de nos camarades toujours respectueux... Nous avons également la bonne fortune de cohabiter avec un aspirant missionnaire, originaire de Toulouse, du nom de Sicard. Il arrive du séminaire des Missions Etrangères. Il est très gai, généreux, bon enfant et optimiste. Il est devenu l'ordonnance de notre lieutenant, Mr Hébrard, qui est un excellent chrétien*".

A la lecture de ce texte, il est évident que les mois passés au "7e de Ligne" de Cahors ne furent pas trop pénibles. Du moins les séminariste ne furent-ils jamais en butte à leurs camarades. Mais Amédée vient de passer huit longues années au séminaire, dans un milieu feutré, en partie coupé du monde. Il a fallu la violence des récents affrontements politiques pour casser le rythme paisible de sa vie. L'adaptation, c'est normal, a été difficile. Respectueux des autres appelés, à aucun moment ni lui, ni ses camarades séminaristes n'ont fait de prosélytisme ; ils ont été estimés pour leur comportement, ce qui vaut tous les prêches. D'ailleurs la personnalité des gradés qui les dirigent s'accorde avec l'esprit du séminaire. "*Notre Capitaine, le Capitaine Fusil, est très bon pour nous. Sa foi est très vive, très ardente. Nous le savons, et c'est, pour nous les séminaristes, un grand réconfort. Notre lieutenant nous a dit : vous avez un Capitaine qui est un saint. Il fait tous les jours un peu de méditation, et lit quelques pages se rapportant à la théologie catholique. Notre adjudant, Castéras, est un très brave homme, ennemi des tracasseries inutiles. Il en est de même de notre sergent-major, Faugeron, de Ginouillac. Enfin, notre commandant, Mr de Sèze, est lui aussi un chrétien exemplaire*". Il ajoute en note, en 1962 : "*Bref, nous étions bien encadrés, au 7e de Ligne, et le Seigneur a été vraiment bon pour les séminaristes qui étaient à la 2e Cie*".

A la caserne il fait la connaissance de Marcel Huftier, ancien élève du lycée de Cahors, "catholique militant", engagé pour 3 ans de service militaire. "*Pendant son service, il va s'examiner, se sonder, et puis, il est à peu près certain qu'il nous rejoindra au Grand Séminaire pour devenir prêtre*". Comme avec Léon, Amédée nouera avec Marcel Huftier une amitié forte et sincère. Léon Blanc, son ami, est alors gravement malade pour avoir contracté la fièvre typhoïde. Il contamine sa mère qui le soigne, et qui meurt à l'in-

su de son fils, encore alité. Comme pour tout ce qui concerne Léon, Amédée partage peine et souffrance, comme s'il s'agissait de lui-même. "*Quand j'ai des peines, des ennuis, des chagrins, je pense à mon cher Léon, et je les offre à Dieu pour tous ceux qui sont malheureux, plus malheureux que moi peut-être*". Comme toujours, la famille reste très présente dans sa vie, et les relations qu'il entretient avec elle l'aide à passer l'épreuve. Ainsi, le dimanche 17 janvier 1904, rend-il visite à son frère Edouard, qui habite Cours, par un temps froid et neigeux, après avoir entendu la messe au séminaire. "*Voyage à pied, aller et retour. J'étais fatigué, mais je m'en suis consolé en pensant que j'avais fait plaisir à mon frère*".

Il est libéré le 5 octobre 1904, et ce qu'il intitule lui-même "*le retour au bercail*", pourrait s'appeler : "un jeune homme dans la tourmente".

"*Hier au soir, au grand Séminaire, j'ai repris mon saint habit, la soutane... après cette année de caserne, où tant d'occasions dangereuses ont fait le siège de notre âme... notre condisciple Bonneval n'est pas rentré*". Ce retour est suivi d'une retraite de cinq jours de purification, dirigée par Monseigneur Enard, au cours de laquelle la situation politique, et plus particulièrement l'anticléricalisme, sont évoqués. Au milieu de la tourmente le Clergé avance, du moins celui de Cahors qui réagit favorablement aux initiations de Léon XIII, et accepte l'idée que la religion peut s'exercer indépendamment de l'Etat, que l'on peut être croyant tout en étant républicain. Les séminaristes sont amenés à réfléchir sur l'histoire de leur Eglise. Ils ont à prouver leur valeur et l'intérêt de leur mission, et entendent de leur Supérieur un discours musclé, propre à réveiller les énergies. "... *croyons-nous heureux d'être calomniés, maudits sans raison. Ce préjugé a une histoire. Autrefois le clergé était riche, opulent, et il a peut-être abusé de cette opulence et vécu dans le relâchement. Aujourd'hui il est pauvre. Mais parce qu'on ne voit pas le prêtre travailler de ses mains, on est porté à le traiter de paresseux... on ignore trop dans le peuple que le prêtre a de nombreuses obligations d'ordre spirituel, intellectuel, pastoral, bien plus absorbantes et plus pénibles peut-être que le travail manuel*". A cette harangue, M. Cavalié, professeur de philosophie ajoute un sermon sur le travail.

Le dernier jour de la retraite, il est nommé sacristain, chargé de balayer la chapelle du Grand Séminaire et de veiller à sa bonne tenue : "*Je le fais avec plaisir, car la chapelle c'est le grand salon du Bon Dieu sur la terre*". C'est, dans l'immédiat, un jeune homme heureux. "*La vie du séminaire est bien douce comparée à celle de la caserne. Ici c'est la bonne route. Il s'agit de ne pas dévier*". Il a raison de goûter au bonheur, à la paix retrouvée. Ceux-ci sont de courte durée. L'Eglise doit affronter la lutte des républicains qui veulent le vote rapide d'un texte sur la séparation des Eglises et de l'Etat. "*Mr le Supérieur a parlé de la force, du courage, plus que jamais nécessaires, à cette époque de tribulations et d'orages anticléricaux...*" La règle est devenue plus rigoureuse, les supérieurs plus exigeants vis-à-vis des séminaristes. Ils préfèrent moins d'aspirants à la prêtrise, mais avec beaucoup plus de qualités et de certitude. La docilité n'est plus de mise. Ils doivent forger des personnalités fortes et endurantes, des esprits nouveaux, et ils ont pour cela peu de temps. Amédée écrit : "*Nous vivons encore sous le régime du jansénisme, et les permissions de communier nous sont accordées au compte-gouttes*".

Il se plaît à cultiver ce qui est du domaine de la foi pure : "*Soyons un peu surnaturel*", écrit-il. Exercices spirituels qui l'opposent à l'ironie des libres-penseurs qui condamnent "l'extraordinaire", c'est-à-dire ce qui, scientifiquement, ne peut s'expliquer. Léon Blanc plus concret, dans un courrier adressé au curé Cros, résume ainsi l'ambiance qui règne en France au terme de l'année 1904 : "*C'est bien banal tous ces voeux datés de la Saint-Sylvestre... J'ose à peine parler d'année heureuse quand l'enfer règne. J'aime mieux exprimer les voeux qui seront le plus sûrement réalisés*".

1905 marque la fin du Concordat.

En 1902, la poussée radicale au sein du "Bloc républicain" a conduit à la tête du gouvernement Emile Combes qui mène dès lors une vigoureuse politique anticléricale. C'est lui qui veille à la stricte application de la loi de 1901 sur les congrégations et interdit en 1904 à celles-ci d'enseigner. Il hésite pourtant à s'engager pour la séparation. Le Concordat toujours en vigueur assurant au gouvernement le contrôle du clergé français en nommant les évêques. En juillet 1903, meurt le Pape Léon XIII ; esprit éclairé, qui avait compris l'intérêt et la nécessité d'une telle rupture. Son successeur Pie X, homme de tradition, n'a pas sa souplesse et les incidents entre la France et le Vatican se multiplient. En mai 1904, le gouvernement français rompt les relations diplomatiques avec Rome. La rupture entre l'Etat français et la papauté rend le régime concordataire caduc. La séparation s'impose.

Le 4 mars 1905, Aristide Briand présente les conclusions de la commission qui débat depuis 1903 de la séparation. Il déclare, d'emblée, que la solution aux difficultés de la France réside "dans une séparation loyale et complète des Eglises et de l'Etat". Paul Rouvier successeur d'E. Combes, contraint de démissionner, va mener la séparation jusqu'à son terme. La presse anticléricale, tant nationale que régionale, se fait l'écho des débats houleux que connaît alors le Parlement et prend parti pour le discours alarmant des "libres penseurs", qui rappellent volontiers l'antisémitisme catholique, révélé par "l'affaire Dreyfus".

C'est carrément une oeuvre de déchristianisation qui est entreprise et face à laquelle les prélats se doivent de réagir. Ne dit-on pas que le "christianisme est un outrage à la raison", voire "un outrage à la nature" ? Les chrétiens , c'est certain, sont détestés du monde ouvrier.

Inquiet de la tournure des événements, Monseigneur Enard décide d'informer ses fidèles des dangers que court la religion, par l'intermédiaire d'une lettre dont lecture est faite dans toutes les églises du diocèse, le 2 avril 1905, à chacune des messes données. L'intervention du prélat est d'une telle importance qu'Amédée l'inscrit en caractères gras dans son cahier de séminariste : "*lecture de Monseigneur sur le mandement de la séparation de l'Eglise et de l'Etat*". L'évêque rappelle les mesures rigoureuses prises à l'encontre des congrégations . Il évoque la suppression des traitements alloués aux prêtres et la possible séquestration des biens de l'Eglise qui serait une atteinte à la libre pratique du culte. Habitué aux relations de deux pouvoirs qui s'appuyaient mutuellement, il redoute une société civile devenue maîtresse du sort de l'Eglise. Il invite les croyants à user de leurs droits de citoyens auprès des représentants de la nation et à manifester leur position par la rédaction et la signature d'une pétition. "*Souvenez-vous que les Catholiques comme les autres citoyens sont des électeurs*

et que les lois ne peuvent être que l'expression de la volonté générale". C'est, ajoute-t-il, "*votre devoir de parler, et faisant appel à leur honnêteté naturelle, à défaut de sentiments religieux, de leur faire comprendre qu'ils doivent respecter ce que vous avez de plus cher*". Si pour la première fois le Prélat engage les fidèles à réagir, ce n'est pas un appel à l'insurrection qu'il lance, même s'il conçoit mal un Etat totalement délié du religieux. Il le dit, "*cette démarche n'a rien de politique dans le sens habituel du mot, c'est l'indication de nos voeux sur un point de législation... nul n'aura le droit de vous blâmer*". Il reconnaît ainsi aux catholiques le droit à exprimer leur légitimité et convie chaque paroisse à la mise en place de "comités de pétitionnement" qui pourront recueillir les signatures des hommes ayant atteint l'âge légal de la majorité. Les femmes agiront de leur côté, en signant à part des feuilles qu'elles adresseront aux épouses des députés, connues pour être "chrétiennes". Cet homme aimable n'a pas eu peur d'affronter l'opinion publique et de porter le débat de la "séparation" au sein des villages et même des foyers (Cambon & Villes 2005:118). La réaction haineuse du camp laïque à travers son organe de presse, qui n'hésite pas à se moquer des origines modestes du prélat, donne plus de grandeur encore à l'intervention de l'évêque. Cette campagne contre le projet de séparation est aussi le reflet des passions qui agitèrent alors la campagne lotoise. Les résultats de ce "référendum", selon le terme de la lettre pastorale, firent l'objet d'une attention particulière. On fit la comparaison avec le nombre des votants aux élections de 1902, et celui des participants qui osèrent affirmer publiquement leur position face à la séparation. On interpréta comme légitime, et avec fierté, le droit de s'exprimer pour une vie religieuse, comme on s'exprimait pour une vie civile. Le clergé lotois qui, jusqu'alors a fait preuve de beaucoup de discrétion face aux attaques des républicains, encourage l'action militante. Dès lors les interventions sur le terrain se multiplient et il est impossible d'ignorer leurs messages placardés sur les murs des villes. "L'ennemi du peuple" éprouve le besoin de faire entendre sa vérité. Ainsi le jour de Pâques, met-on l'ouvrier et le prêtre sur le même rang d'égalité. L'un n'est pas plus riche que l'autre et la pauvreté du prêtre, privé de traitement, ne donnera pas plus de revenus à l'ouvrier, en rappelant : "... *une immense partie des prêtres ne touche pas un sou du gouvernement et les autres ... 900 (francs)... Quant au bon Monsieur Loubet, il faudrait le traitement de 1.332 curés de campagne pour former le sien...*" (Cambon & Villes 2005:124). Les orateurs catholiques programment des conférences dans tout le département et appellent les citoyens à protester contre le projet de séparation avant que "la nation ait été consultée sur ce point". Certaines majorités conservatrices de conseils municipaux adoptent même une délibération similaire. Enfin le mouvement "Jeunesse Catholique" affirme sa détermination et sa résistance à la séparation, lors du second congrès départemental qui se tient à Cahors les 29 et 30 avril, et auquel assistent plus de 1.500 congressistes, venus de tout le département.

Le futur abbé a suivi l'évolution de la situation avec intérêt. Il a participé à plusieurs conférences, osant même assister à certaines d'entre elles qui sont un réquisitoire féroce contre l'Eglise. Ainsi le 29 mars 1905 écrit-il : "*Charbonnel est venu faire une conférence, samedi soir au théâtre de Cahors. Il a vomi des atrocités au sujet des diaconales et surtout des choses saintes : baptême, communion, confession... la réponse est simple : vous brûlez et vous foulez aux pieds ce que vous avez adoré, prêché, enseigné pendant trente ans : quelle contradiction !*" Période d'accablement où il prend conscience de n'être pas suffisamment armé pour de tels affrontements et faire triompher sa foi. Au discours de l'abbé Breton qui proclame : "... *Vous allez vivre une époque où il faudra sans doute choisir entre être un apostat ou un héros...*", il répond : "*Nous n'apprenons ici que les rudiments de la religion que nous avons à défendre*". Juste quelques mots pour dire son désarroi. A l'éloquence, pour affronter l'avenir, il préférerait plus de connaissance et de spiritualité.

Ses tourments s'apaisent à chaque cérémonie qui le rapprochent de Dieu. Le 29 juin est un jour de joie. "*La cérémonie de la première tonsure est terminée. Je suis heureux, Seigneur, d'être un peu plus près de Vous, et un peu plus près de l'Esprit du Monde. Mater purissima ora pro me !*". Il a choisi l'abbé Ductor, "indigène martiniquais, condisciple du Grand Séminaire", pour effectuer cette première tonsure, parce que, écrit-il, "il est si bon, si dévoué".

En juillet, on lui accorde quelques jours de repos et il conduit Marie au couvent de Castets-en-Dorthe, près de la Réole (Gironde) où elle va demeurer quelques mois en tant que pensionnaire de l'école ménagère. La durée d'un voyage pour se retrouver, parler un peu. Il a toujours tendrement aimé sa jeune soeur et les adieux sont touchants : "*ma soeur m'a quitté en pleurant...*". Il prend le temps de flâner, s'arrête chez des cousins, où il séjourne quelques jours ; une trêve face à l'incertitude de l'avenir. A son retour, la cité cadurcienne a retrouvé son rythme paisible. Peu à peu les esprits se sont calmés, tout à l'attente inquiète des décisions du Parlement. A Paris, Aristide Briand, usant d'éloquence, essaie de convaincre une partie de la droite religieuse que cette loi n'est pas une loi anti-chrétienne. Il tient à montrer qu'on ne doit pas faire une loi "braquée sur l'Eglise comme un revolver", mais prendre en compte les remarques acceptables des catholiques. Le plus difficile à débattre, le plus controversé, sera "l'article 4" qui désigne à qui, désormais, reviendront les biens mobiliers et immobiliers de l'Eglise.

Le 9 Décembre 1905, la loi de séparation des Eglises et de l'Etat est promulguée par le Président Loubet et paraît 2 jours plus tard au Journal Officiel. Elle marque la fin du Concordat napoléonien et consacre le mouvement de laïcisation et de sécularisation engagé en 1789. C'est aussi l'aboutissement d'un conflit d'une exceptionnelle violence où se sont affrontées l'Eglise et la République.

La loi affirme sa neutralité religieuse tout en garantissant le libre exercice de la religion dans le respect de celle d'autrui.Trois articles scellent l'avenir des Eglises de France : l'article premier qui assure la liberté de conscience et garantit le libre exercice des cultes ; l'article second qui règle définitivement la rémunération des ministres des cultes, qui ne percevront plus de traitement de l'Etat, celui-ci se désintéressant de leur nomination ; enfin l'article quatre relatif aux associations cultuelles. A celles-ci sont confiées le produit des quêtes et des collectes pour les frais du culte ; en aucun cas elles ne pourront percevoir des subventions de l'Etat, des départements ou des communes. Les biens religieux acquis depuis 1789 par l'Etat restent sa propriété. Il en dispose librement et se réserve le droit de les confier gratuitement aux représentants des Eglises pour l'exercice du culte. Le texte de loi paraît suffisamment juste pour que chacun en soit satisfait. Amédée lui-même, manifeste beaucoup de calme et de détermination à l'annonce de la loi. C'est une vraie profession

de foi qu'il rédige le 3 janvier 1906 : "*Voilà une ère nouvelle commencée : Le Concordat est rompu. Nous allons, nous, jeunes séminaristes à la rencontre de mille difficultés imprévues que notre avenir de prêtre nous réserve. Dieu en soit béni ai-je écrit partout à l'occasion du 1er de l'an. Monsieur le Supérieur nous a parlé de cet avenir. Ses paroles ont été pour moi le point de départ d'une vie plus généreuse pour la cause de mon Christ Bienaimé ! Il nous faut, au séminaire, acquérir une vertu à toute épreuve, qui nous permette de rester fidèles à Dieu, dans le monde, coûte que coûte. Jusqu'ici le prêtre s'était contenté de remplir un programme sans jamais oublier son pot-au-feu. Désormais, il faudra être apôtre, tel que le définit Jésus-Christ*". Malheureusement la clause qui prévoit un inventaire estimatif des biens des Fabriques et des Consistoires[8] avant de les confier aux associations cultuelles, va placer une fois de plus la France au bord de la guerre civile.

Dès janvier 1906, commencent les premiers inventaires qui vont durer jusqu'à fin mars. Afin d'éviter tout heurt, Monseigneur Enard a donné des directives précises et prêché la dignité. A leur tour, les prêtres au cours de leur sermon dominical ont invité les paroissiens à la tempérance et au calme. Les consignes de l'évêque sont claires et tendent à éviter tout incident. Il fait de la politesse un credo. Chaque paroisse doit établir un inventaire préparatoire des biens, des titres de propriété et répertorier les dégradations éventuelles des bâtiments ne servant pas au culte (presbytères, séminaires...). Le jour même de l'inventaire, à l'arrivée de l'agent de la Préfecture, le prêtre doit, à la porte de l'église, lire publiquement une lettre de protestation dont le texte a paru au début de 1906, dans "la Revue religieuse de Cahors et de Rocamadour". Plus difficile est la question des vases sacrés contenant les hosties consacrées que l'évêque conseille de transférer au presbytère, et de laisser les tabernacles ouverts. Ce transfert est l'occasion de petites processions locales, surtout menées par les femmes, comme le raconte Amédée dans son journal. Même si la majorité de la population à l'exemple de son clergé a oeuvré avec calme et respect, une vingtaine de communes réagissent fortement, en particulier Aynac et Laramière. Affrontements suffisamment violents pour qu'ils soient restés dans les mémoires, et les archives locales. Amédée, présent à deux inventaires, participe activement à l'opération. Début février il assiste l'Abbé Cancé, curé de la paroisse de Saint-Martin Labouval, qui reçoit le receveur des domaines pour l'inventaire. Celui-ci se permet une insolence à propos de l'ostensoir qui froisse, bien évidemment, la susceptibilité du jeune séminariste.

Quelques jours plus tard, le 20 février, c'est au tour de la paroisse de Lentillac-Lauzès d'accueillir l'enquêteur. Amédée, présent, le reconnaît et ne peut s'empêcher à son tour de l'agacer ; s'ensuit une petite escarmouche verbale qui aurait dû rester sans conséquence. Malheureusement le pouvoir n'est plus du côté des prêtres, et le fonctionnaire use de son droit. "*Plus tard j'ai appris que l'agent avait inséré mon nom dans le procès-verbal, autrement dit dans l'inventaire et que j'étais compris dans la liste des ecclésiastiques à qui tout subside serait supprimé pour avoir protesté le jour de l'inventaire en question*". Cette sanction avait été décidée par l'évêque en cas d'incorrection commise à l'encontre de l'enquêteur, par un membre du clergé.

Dans l'immédiat le clergé se soumet et commence à se réorganiser. Directement dépendante du Saint-Siège depuis la rupture du Concordat, l'Eglise catholique de France attend que s'exprime le Souverain Pontife. La situation n'est pas encore totalement catastrophique, même si le fonctionnement des associations cultuelles posent des problèmes. Aristide Briand a su convaincre qu'il fallait une loi de liberté et non de destruction qui laisserait l'Eglise dans le dénuement. Ainsi est-il accordé aux ministres du culte âgé d'au moins 45 ans une rente viagère prélevée sur les fonds publics et des allocations sont attribuées, pendant cinq ans, aux prêtres exerçant dans des communes de 1.000 habitants. Les édifices du culte et le mobilier sont laissés gratuitement et indéfiniment à la disposition des fidèles.

Le 20 février, Monseigneur Enard est nommé au siège archiépiscopal d'Auch. C'est avec regret que le diocèse de Cahors voit partir un prélat qui a su, dans un état de crise grave, défendre les principes et les droits de l'Eglise, tout en prêchant à ses fidèles le respect dû à la République et à ses institutions. Aux catholiques dont il était le guide, il a su rendre l'estime de soi et la confiance dans leur engagement de chrétien, sans provoquer de révolte. Attitude exceptionnelle pour l'époque. C'est le dernier évêque concordataire de Cahors. Son départ marque la fin d'un temps. Sa personnalité simple et conciliante va manquer aux catholiques lotois, en ses temps de troubles revenus. Il est remplacé par Monseigneur Laurans, qui prend ses fonctions en août 1906.

Après la parution d'une première encyclique en Février, "*Vehementer nos*", qui refusait la loi de séparation, Pie X, avec l'encyclique "*Gravissimo Officii*", qui paraît en août, s'attaque aux associations cultuelles à qui devaient être remis les inventaires, condamnant ainsi l'Eglise à la perte de ses biens. C'est un choc pour le clergé français qui ne s'attendait pas à une attitude aussi intransigeante. Une majorité des évêques s'étant montré favorable à un essai des cultuelles.

C'est en vain qu'Aristide Briand aura fait modifier l'article 4. Par la décision même du Pape, l'Eglise perd tous les avantages que la loi lui accordait avec les "cultuelles" : la libre disposition des édifices religieux (églises, cathédrales, etc.) et du mobilier, la libre organisation de son culte, et le contrôle des associations comme elle l'avait fait avec les "Fabriques".

Le Souverain Pontife a pris sa décision, convaincu qu'aucun Ministère n'oserait se saisir des biens d'un culte séculaire, le plus ancien de France. Afin d'éviter les confiscations, l'Etat avait fait une dernière tentative en prorogeant d'un an le délai de constitution des cultuelles, mais l'attitude du Saint-Siège va le contraindre à appliquer la loi.

Amédée confie ses angoisses à son journal. Le 10 Novembre, il écrit : "*Je souffre beaucoup, avec des larmes, à cause des événements, à cause du malheur des temps, à cause des incertitudes de l'avenir, surtout pour un séminariste : perspective de 2 ans de caserne supplémentaires ! Mes amis Roques Jules, Levade Joseph, Bouyssou... ont été réformés, tant mieux pour eux. Avec quelques camarades nous avons écrit en Espagne, en Amérique, au Père Montillet... aucune réponse favorable. Ces épreuves après tout ne*

[8] Fabrique : association de laïques qui gèrent les biens de la paroisse sous l'autorité du prêtre. Consistoire : Assemblée de cardinaux convoqués par le pape pour s'occuper des affaires générales de l'Eglise.

sont rien, si elles (sont) supportées avec la foi élémentaire que nous demande Notre Seigneur..." Quelques jours plus tard, Monseigneur Laurans qui revient de Rome, rend visite aux séminaristes. "*Roma locuta est, causa finita est. Rome a parlé la cause est finie*" note-t-il tristement. "*Notre évêque... nous a fait ce soir la lecture spirituelle. Il nous a dit que le Pape n'entend pas que l'on s'expatrie pour éviter la caserne*".

Le 13 décembre 1906, Monseigneur Laurans donne lecture d'une lettre pastorale au cours d'une imposante cérémonie à la cathédrale de Cahors. Ce n'est pas une diatribe contre le gouvernement, comme on pourrait s'y attendre, bien qu'il dénonce fermement les séquestres à venir et surtout la spoliation des biens personnels acquis par l'Eglise depuis 1802. S'il s'insurge à l'idée que le culte soit soumis aux mêmes obligations qu'une réunion publique, qui est une atteinte à l'organisation de l'Eglise, son discours est d'abord une analyse critique et sincère de l'attitude du clergé au cours du Concordat. Attitude qui explique l'indifférence au sort des prêtres, d'une partie des français : "*... claquemurés dans nos sacristies, nos églises , nous avons perdu de vue le programme évangélique... quand il était urgent de prendre et de garder avec les âmes ce contact sans lequel l'apostolat ne peut être fructueux...*" Amédée se souviendra du prêche, dont il transcrit quelques passages dans son cahier, et essaiera toute sa vie de prêtre de conserver et privilégier ce précieux contact avec les êtres.

Dès le 15 décembre 1906, au terme de la prolongation, l'administration préfectorale procède aux séquestres en commençant par les biens de la mense épiscopale (revenu ecclésiastique). Le Grand Séminaire est licencié. Amédée et ses soixante neuf condisciples sont contraints d'abandonner les lieux. Seuls les directeurs et le personnel de maison demeurent dans l'édifice jusqu'au 31 décembre où ils sont priés de se retirer. Le Supérieur proteste en vain. Ils s'installent dans la demeure qu'un riche cadurcien a mis à leur disposition (Cambon & Villes 2005:148). Le 15 décembre, toujours, l'évêque adresse au receveur des domaines une protestation "véhémente" qui est lue le dimanche suivant dans toutes les églises du diocèse. "*J'ai juré de ne consentir à aucun acte qui priverait l'église de Cahors des biens qui lui appartiennent*". Le dimanche 17 décembre, la force publique fait appliquer la loi jusque dans les églises où des procès-verbaux, pour "réunion non autorisée sans manifestation, ni trouble", sont dressés aux "desservants", pour chaque messe célébrée.

Ce même dimanche, les élèves du Petit Séminaire de Montfaucon sont congédiés. Ils reçoivent l'hommage de la population, venue saluer une dernière fois maîtres et élèves à leur sortie. Les directeurs et le personnel sont évacués par la force, malgré les protestations du Supérieur, le 10 janvier 1907. Le même jour, encore, Monseigneur Laurans, accompagné d'une foule importante et du clergé de la ville, quitte le palais épiscopal pour le quartier de la Chartreuse où il s'installe dans "la maison Dufour". S'adressant à la foule, il proclame : "*Aujourd'hui, l'évêque se démocratise. Il est du peuple et il comprend ce qu'est aux yeux du siècle la vraie démocratie. Celle-ci ne vit pas du peuple, elle le sert...*" Rien n'est épargné. Le château de Mercuès, pourtant résidence personnelle des évêques acquis sur des finances privées, qui servait de résidence d'été aux séminaristes et aux prêtres convalescents, est mis aux enchères ainsi que le mobilier. La préfecture conserve les tapisseries qu'elle exposera plus tard dans ses locaux. Tous les lieux où le jeune Amédée a vécu depuis 1896, sont devenus en quelques jours des domaines publics. Bien des années plus tard, au terme de sa vie, le chanoine Lemozi écrira l'état de souffrance qu'il connut alors, que rien ne lui fit oublier : "*Tout ce que nous avons souffert, les inventaires, la fermeture des séminaires, la caserne, et le plus dur restait à vivre... la guerre...* " (A.D. "Cahier d'un séminariste").

Dès janvier 1907, les séminaristes redeviennent de jeunes citoyens à part entière, et sont contraints d'effectuer quelques mois de service militaire supplémentaires. C'est beaucoup pour un jeune homme qui croyait non seulement sa route toute tracée, mais sa place dans la société acquise. Pour devenir prêtre il est prêt à beaucoup de sacrifices, encore faut-il que le prêtre soit reconnu. Traité comme un simple citoyen, Amédée que le monde inquiète, et qui apparemment trouvait normal certains privilèges, soudain se révolte : "*Depuis le 7 Janvier, en vertu d'une loi inique, nous avons été rappelés à la caserne, un certain nombre de séminaristes et moi-même*". Le jeune homme est certes bouleversé, mais surtout, il doit s'adapter aux changements trop rapides et trop brutaux. L'Eglise doit se reconstruire, s'adapter, et malgré la rigueur des enseignants du Grand Séminaire, il n'a pas été suffisamment préparé pour affronter une telle situation. Devant l'inévitable, depuis la condamnation papale, l'espoir cependant persistait. En février, la disparition de son ami l'abbé Roques, avec lequel il avait eu "des entretiens si consolants, si surnaturels... au sujet d'un départ projeté en terre missionnaire", est le dernier choc qui déclenche une crise mystique. "*Quand je pense à ces sentiments si chrétiens qui animaient toutes nos conversation, j'éprouve un grand calme, une grande joie même face à la persécution qui est là sournoise et perfide...*" C'est le paradis perdu, qui a guidé son engagement, qu'il veut ardemment retrouver. Il réunit "quelques âmes d'élite", jeunes séminaristes[9], comme lui épris d'absolu, avec lesquels il organise un cercle privé qui se consacre à "l'adoration nocturne". Longues soirées de prière qui se prolongent tard dans la nuit. Le Supérieur, d'abord satisfait de sa démarche, tente ensuite de le prévenir contre tout excès, mais le futur prêtre n'entend plus la voix de la raison. Il se réfugie dans un enfermement que brise, fort heureusement l'intervention brutale de Léon Blanc.

"*Méfie toi*", lui dit-il, "*de former des cercles plus ou moins fermés, qui ressemblent beaucoup à une coterie. Agir de la sorte n'est, ni intelligent, ni charitable, c'est une injure à ceux qui n'en font pas partie. Sont-ils moins bons que les autres ? N'a-t-on pas confiance en eux ? Cela ressemble trop parfois à un parti, surtout dans un groupement, une communauté où il y a déjà un règlement et où tous les membres ont un idéal commun*". Nul autre que lui ne pouvait se faire aussi bien entendre d'Amédée qui, déconcerté mais furieux de l'attaque, répond : "*Il y a une nuance, lorsqu'on forme un groupe, un cercle, pour répondre à un parti, à un autre groupe qui vous attaque et cherche à vous anéantir*". Sa révolte sans violence, c'était d'abord "en Tout, prendre les intérêts de Dieu et de la bonne cause !" Il reconnaît qu'il ne faut pas "user d'absolutisme", mais il a évacué ainsi sa douleur, sa peur de l'avenir, sa colère aussi. La crise a été salutaire, il en sort vivifié et revenu à la paix nécessaire pour continuer sa route.

[9] Ses condisciples : Mauviolle, Cavalié, Rouzet, Larribe, Souq, Céprède, Huftier, Gasquet, Salvan, Fabre, Padirat, Brasquies, qui avec lui "demandent au Sacré Coeur le don de toucher le coeur des plus endurcis".

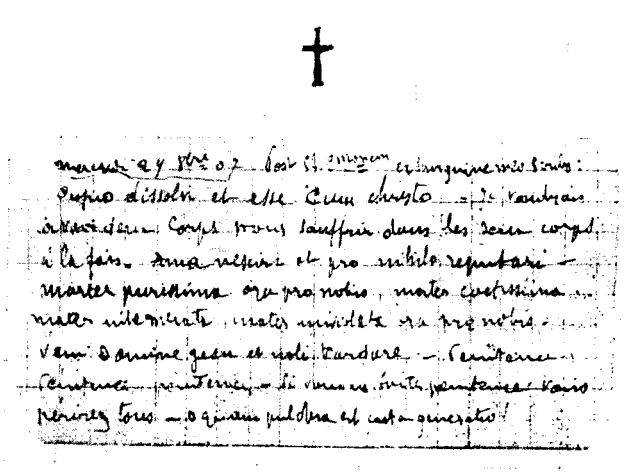

Figure 8 - Extrait du "cahier d'un séminariste". Texte écrit avec son sang (photo M. Lorblanchet, archives diocésaines de Cahors).

Contre toute attente, le Clergé s'est rapidement réorganisée. Après les événements de 1906 et la confiscation de ses biens, comment, en si peu de temps, l'Eglise catholique a-t-elle pu se reconstruire et continuer sa mission religieuse ? Sans le support des associations cultuelles, c'est toute l'organisation et l'exercice même du culte qui était atteinte ; la messe étant alors assimilée à une simple réunion publique et soumise à une demande préalable d'autorisation, donc au bon vouloir de l'administration civile. Or, malgré la volonté affirmée "du Bloc des gauches" de briser la résistance catholique, l'Etat n'a jamais envisagé la disparition de l'institution religieuse. Les longs débats menés par A. Briand en sont la preuve.

Deux lois sont à l'origine d'un redressement notable de la situation :
- La loi du 28 Mars 1907 qui supprime l'autorisation de réunion préalable à l'exercice du culte, qui retrouve ainsi sa "presque" liberté de fonctionnement ; le "desservant" n'ayant plus de compte à rendre.
- La loi du 13 avril 1908 qui accorde juridiquement la jouissance des églises aux "affectataires des édifices de culte", bien qu'elle transfère définitivement la propriété des biens séquestrés à l'Etat et aux Collectivités locales.

Reste à trouver les finances nécessaires au bon fonctionnement d'une institution, brutalement privée de ses revenus. Le versement des allocations temporaires et des rentes viagères prévues par la loi (article 11), représente une aide efficace accordée aux diocèses. Afin d'assurer rapidement leur autonomie et la vie matérielle de leur clergé, les diocèses instituent "le Denier du culte", obole versée au desservant de la paroisse qui le restitue ensuite à sa hiérarchie. Les modalités de versement, indiquées dans le bulletin paroissial, rappellent à cette occasion la nécessité pour tout croyant de participer, aussi modestement que ce soit, au financement de l'Eglise. Des dons plus importants sont versés par les pratiquants les plus riches. C'est probablement aux personnalités marquantes de ses évêques, Messeigneurs Grimardias et Enard, que le clergé lotois doit sa capacité d'adaptation et son ouverture d'esprit. Il y a déjà plusieurs années que, conscient des bouleversements à venir, il a éduqué les séminaristes pour un ministère bien différent de celui dans lequel s'engagèrent leurs aînés. Beaucoup

Figure 9 - A. Lemozi le jour de son ordination, 29 juin 1908 (archives J.P. Lemozie). A ses côtés, son frère Henri, sa sœur Marie, son frère Edouard. Au premier plan, ses parents, Hyppolyte et Germaine Lemozie.

sont partis, accablés par les événements, souvent encouragés par leurs familles, conscients aussi que, grâce à leur niveau d'étude, ils trouveront facilement des postes intéressants dans la vie civile. Le clergé tourne son espoir vers ces nouvelles générations de curés, pauvres en nombre, mais riches de personnes d'élite propres à reconstruire une "Eglise mieux adaptée à la modernité du temps, capable d'affronter les situations nouvelles".

En 1907, Amédée a conscience de son avenir et l'envisage avec sérénité. Ce n'est pas une reconnaissance de notable de village qu'il recherche, mais plaire à Dieu. Il sait la pauvreté qui l'attend, et l'accepte. Ce qu'il souhaite, c'est aller à la rencontre des gens, les découvrir, leur parler, les aider de toutes les façons que Dieu mettra à sa disposition. La seule vraie question qu'il se pose n'est pas : "aurais-je de quoi vivre ?" mais "serais-je assez bon, assez aimant et compréhensif ? Mes défauts ne font-ils pas obstacle à mes qualités ?" Il est heureux quand ses condisciples lui font la critique de ses défauts. Il a besoin de vérité pour mieux servir son Eglise. Et s'il est une chose qu'il redoute ce n'est pas le travail, mais cette sensualité, cet élan de la chair qui le tourmente toujours. Fier d'appartenir bientôt à Dieu et de servir cette institution qui a su lutter, se préserver et ... renaître, c'est un jeune homme plein d'énergie et de joie qui écrit ses lignes, à la veille de son sous-diaconat : "*Nous avons étonné le monde par la façon dont nous nous sommes tenus en face de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en face de la parole du Pape qui n'a pas hésité à la condamner... Nous nous sommes organisés tout de suite après l'encyclique, d'une manière*

admirable. Tous les séminaires sont reconstitués immédiatement. Les évêques ont reconquis leur liberté. Ils l'ont prouvé en condamnant la mauvaise presse. Nous avons tout perdu, sauf le principal : Dieu et l'homme. Donc courage et confiance".

Amédée Lemozi, au terme de ses années de séminaire, accepte et revendique son destin qui fera de lui un curé de campagne. Il engage sa Foi et son amour pour Dieu et les hommes, au cours de cérémonies qui le consacrent "Prêtre pour la vie".

Le mercredi 29 octobre 1907, à l'exemple de Pascal et de Montalembert, Amédée écrit avec son sang son engagement à Dieu : "*Après la sainte communion, j'écris avec mon sang extrait d'un de mes doigt, qui doit être consacré par mon Evêque, le jour de mon ordination sacerdotale (index gauche)*" (fig. 8). Il procède de même, le premier jour de sa retraite préparatoire, le 17 décembre 1907, pour invoquer la protection de Jésus et Marie.

Le samedi 21 Décembre 1907, il devient sous-Diacre. "*Jusqu'ici par la tonsure et les ordres mineurs, je n'étais que fiancé de Jésus. Demain il sera l'époux de mon âme... Je suis heureux au-dessus de toute expression*".

Le samedi 14 Mars 1908, il est consacré Diacre. "*Me voilà donc Diacre pour l'Eternité, car le Diaconat est un sacrement. Ce n'est pas cette joie douce, suave, angélique du sous-Diaconat, joie que procure la présence de l'Epoux Bien-aimé, c'est plutôt une joie virile, forte ; la joie d'être apôtre de J. Ch., son Disciple, son Serviteur, la joie par conséquent d'avoir à souffrir pour lui, d'avoir à lutter pour devenir ou rester jusqu'au bout son Disciple...*"

En présence des membres de sa famille, il est ordonné Prêtre, le Lundi 29 Juin 1908 (fig. 9). "*5 heures, jour de mon ordination sacerdotale. Je confie cette journée à la T. Ste Vierge, en qui je mets tout mon espoir*".